

**star
wax**
DJ lifestyle magazine



Star Wax vous est offert par Compos-it / n°37 - Hiver 2015-2016 / Ugly Mac Beer

PHANTOM

I M P L O S I V E S O U N D



SILVER PHANTOM

3000 Watts · 105 dB

LE MEILLEUR SON AU MONDE

Pour la première fois, une enceinte connectée révolutionnaire émet un son ultra-dense à impact physique. Phantom intègre toutes les inventions révolutionnaires de Devialet, leader mondial de la HiFi haut de gamme.

DEVIALET

INGÉNIERIE ACOUSTIQUE DE FRANCE

VIVEZ L'EXPERIENCE PHANTOM CHEZ L'UN DE NOS PARTENAIRES PREMIUMS

LA MAISON DE LA HI-FI
4 rue Matheron
13100 Aix en Provence

EASYLOUNGE
2793 chemin de St-Claude
06600 Antibes

CLUB-HIFI
78 avenue de la République
33200 Bordeaux

L'ODYSSÉE MUSICALE
5 rue Terrasse
63000 Clermont-Ferrand

HIFI VAUDAINÉ
5 rue Lakanal
38000 Grenoble

L'AUDIOPHILE
1, Place de Paris
L-2314 Luxembourg

TEDD CONNEXION
5 Avenue de Saxe
69006 Lyon

L'AUDITORIUM
22 rue Jean Jaurès
44000 Nantes

PRÉSENCE AUDIO CONSEIL
10 rue filles du calvaire
75003 Paris

HIFI 35
7 rue des Fossés
35000 Rennes

LE SALON ACOUSTIQUE
19 A avenue de la Paix
67000 Strasbourg

PLAY
88 Allées Jean-Jaurès
31000 Toulouse

LE STUDIO HIFI
8 rue au Pain
78000 Versailles

Et aussi chez

ADHF, Audio Electronique, Audio Prestige et Vintage, Les Artisans du son, L'Audiophile Tours, L'Auditorium La baule, Auditorium Le Bourhis, AVMD, Bonnet, Connexion Beaune, Connexion Etoile sur Rhone, Crystal Technology, Diva Monaco, Espace Cinéma, Microstor, Musical Center MHC, Tendence Audio, Visuel 27

- THE -

GOOD FOOD

- RESTAURANT DE RUE -
- DEPUIS 2013 -



Versailles



The Good Food !



Evenements privés & pro



The Good Team !

The Good Food... Votre food truck à Versailles et pour tous vos évènements !
Des burgers et des frites maison, élaborés avec des producteurs locaux, des boissons provenant de notre région et de Normandie, des desserts 100% EAT LOCAL !
Retrouvez-nous les mardis, jeudis et vendredis Place du marché Notre-Dame à Versailles, les mercredis à Vélizy et les samedis Place de la Cathédrale Saint Louis à Versailles.
Pour vos évènements, contactez-nous sur notre site Internet www.thegoodfood.fr.....The Good Food Team !

 WWW.THEGOODFOOD.FR 



WE LOVE ORGANIC

 **POSITIVE**
JUICE BAR & CAFE

☎ 09 83 52 88 00
www.positivejuicebar.com

  /positivejuicebar
14 rue de Satory, Versailles

Alors que le septuagénaire René Le Guyader, dans la paisible ville de Quimper, n'a de cesse de réparer des tourne-disques, l'année 2015 en France fut marquée par l'affaire Charlie Hebdo puis par les attentats du 13 novembre. Notre rôle n'est pas de tergiverser sur cette barbarie. Cependant évoquer ces drames permet de ne pas les oublier, de rendre hommage aux nombreuses victimes et de souligner les décisions inopportunes du gouvernement français en terme de stratégie diplomatique internationale. Heureusement l'année 2015 fut aussi synonyme de positivité notamment grâce à l'ouverture de disquaires. Annecy, Rennes, Paris, Marseille, Strasbourg ou Montreuil-sous-Bois, les nouvelles enseignes sont nombreuses. Chez Star Wax l'engouement pour le vinyle est bien présent. Ainsi l'attente interminable de la livraison du picture disc Star Wax X Posca vol. 2. génère, dans notre entourage, des ritournelles du genre : « As-tu constaté que le vinyle a le vent en poupe ? ». La wax séduit encore et toujours, même les ados sont fans. Il n'est pas trop tard pour céder aux bonnes choses. En attendant prends les bonnes vibes de ce trente-septième numéro comme il se doit, avec cœur. Si tu n'aimes pas, ne te sens pas offensé. Avant de te faire une idée hâtive, prends le temps de parcourir les trente-deux pages. Et n'oublie pas que Star Wax est un magazine gratuit, indépendant, ouvert aux bonnes attitudes humaines et artistiques.

07 - Lifestyle
16 - Uncle Tex
20 - Reporting
24 - Snowball
28 - Golden Rules
32 - Souleance
36 - Marc Hollander

**SOMMAIRE
STAR WAX 37**
star wax
www.starwaxmag.com



33 1/3 RPM
Time : 19:52
© 2015 Compos-It
Vincent Caffaux, Di Barney
Damien Baunard, Myrt,
Dj Seep, Dj Continar

40 - Daniel Maunick
44 - Oxmo Puccino
48 - Test Yamaha Reface
50 - Rare Wax
52 - Chroniques
54 - Menu Best Off

- Fondateur & Rédacteur en chef : Juan Marcos Aubert - Direction artistique : Julien Douek et Snik88 - Graphisme : Snik88 - Rédaction : Vincent Caffaux, Myrt, Damien Baunard, Dj Barney, Ill'Yo, Dj Seep, Dj Ness, Dj Cashmar - Photographes : Revo PhotoStreet, Paul Frey, Snik88, Vincent Dessailly, Moltisani... - Ont participé : Colette Aubert, Rizhaine Ferfar, Mrs Wolf, Jerk45, E-Kyoz, Frankie Numi, Doc Krns, Grain Caf, Toma, Christophe Hager, Nicolas Ossyva, Di Da Oof - Marketing : nes@starwaxmag.com - Couverture : Ugly Mac Beer "Scratch In London" par Paul Frey (facebook.com/uglymacbeer/) - N°ISSN : 1967-2160 - Tirage : 25 000 exemplaires - Imprimé en France : trimestriel nationale gratuit. Liste détaillée des points de diffusion disponible sur www.starwaxmag.com - Star Wax est édité par l'asso Compos-It (2000 - 2016) - Adresse de rédaction : 120 rue Edouard Vaillant, 93100 Montreuil-Sous-Bois (France) - info@starwaxmag.com

STREET ART

B Boyz

BURGER

5 Avenue Trudaine, 75009 Paris
01 45 26 62 46
www.bboyz.fr

"HipHop non stop... du nom des Burgers, en passant par la musique, les toilettes où le Prince de bel air est diffusé à la télé, jusqu'à l'addition déposée dans une boîte de cassette audio, vivement conseillé!!"
Starwax

PETIT SYNTHÉTISEUR CHERCHE FOYER CHALEUREUX

$\pi\lambda^2$ PI L SQUARED SYNTHESIZER



2 Oscillateurs
7 Formes d'Ondes
32 Presets par défaut
32 Presets Personnalisées

Moteur de synthèse à base d'Ondes Carrés
Filtre Digital (LPF, BPF, HPF)
Filtre Analogique (LPF)
Pulse Width Modulation
LFO avec synchro MIDI

$\pi\lambda^2$ MIDI BEND, OCTAVE, TUNE, MIDI, NOTE PRIORITY	PITCH PORTAMENTO, TUNE, ON/OFF	ADSR ATTACK, DECAY, SUSTAIN, RELEASE, KEY ON/OFF	OSC 1 WAVE, PWM 1, PWM 2, VOL, B 1, B 2	OSC 2 WAVE, PWM 1, PWM 2, VOL, B 1, B 2	BASS DRUM TIMBRE, ATTACK, RELEASE, SOUND, WHITE	NOISE
LFO MIDI CLOCK, OSC PULSE, OSC PHASE, FILTER, AMP	MIXER ON/OFF, DC OFFSET, WAVE	FILTER LP, BP, HP, CUTOFF, RESONANCE, DIGITAL	CRUSHER DC OFFSET	ANALOG FILTER CUTOFF	SATURATION VOLUME, TUBE SOUND	AUDIO OUT

$\pi\lambda^2$ MIDI

$\pi\lambda^2$ Leukos USB

πλογτεc
www.ploytec.com/pl2

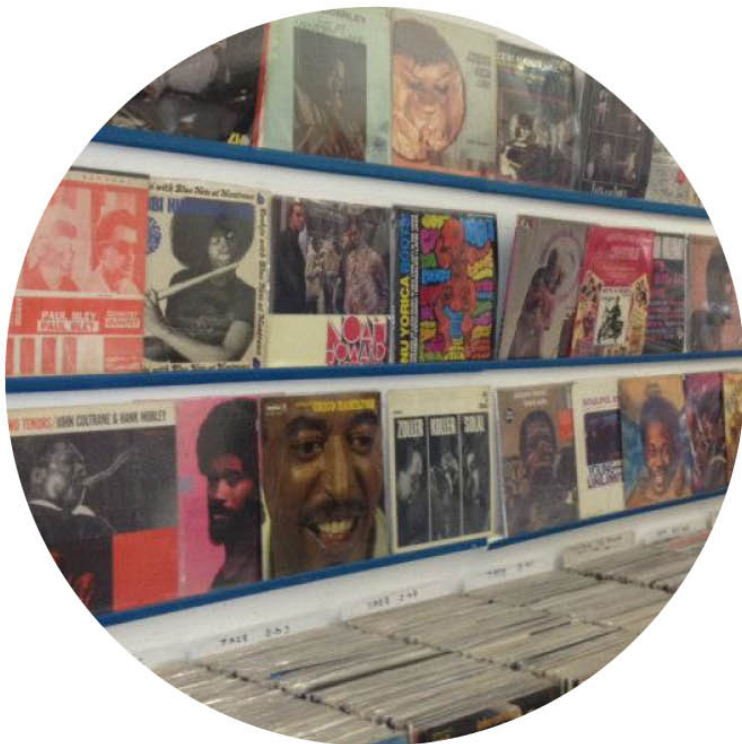


starwax X **Leukos** X **Leukos**

Sweat Bombe collection VagaJeans
Sneakers Nordic Forest par www.hummel.net
Pantalon GN7 Commune De Paris 1871
Bmx Bogarde Luxury - www.bogarde.fr

Mannequin : Tiemoko Sissoko

TANGERINE



DISQUAIRE Vinyles - CD's - Collectors

20, rue des Trois Mages
13006 Marseille

04 91 37 88 53

06 17 08 49 59



Veste Perfecto VagaJeans
Sarouel Fireball collection VagaJeans
Bonnet Invaders par mruguparis.com
Bague Chocorêve par Madame Chat
Moon Boot Neil Kauai Sneakers par Technica
Bmx Bogarde Luxury

Mannequin : Kamsoo Queen



Merci de préciser à partir de quelle n°..... vous désirez débiter votre abonnement.



FESTIVAL INTERNATIONAL DE DANSE HIP-HOP

HIP-HOP • HOUSE • LOCKING • POPPING • EXPERIMENTAL • DANCEHALL

Juste Debout

GRANDE FINALE

06 MARS 2016 • PARIS

WWW.JUSTE-DEBOUT.COM

Page 13 Hiver 2015-2016

Lifestyle



Bonnet Butterflie par mrguguparis.com
Veste DBZ collection VagaJeans
Sarouel Fireball collection VagaJeans

Mannequin : Kamsou Queen



Cindy Griffon (page de gauche)
 Veste DBZ collection VagaJeans
 Top Liane collection VagaAlternatif
 Sarouel Fireball collection VagaJeans-Custom by Vinie
 Moon Boot Neil Kauai Sneakers par Technica

Kamsoo Queen (page de droite)
 Veste DBZ collection VagaJeans
 Top triangle collection VagaAlternatif
 Sarouel Firepep's collection VagaJeans
 Sac à dos Dimanches Commune De Paris 1871
 Chaussettes Stripes Commune De Paris 1871
 Bonnet maille torsadée Pipolaki
 Puma Suede



X



X



Photos : Revo PhotoStreet sauf page 11 by Snik88
Réalisation : Star Wax X Vagabombe
Mannequins : Cindy Griffon et Kamsoo Queen
Coiffure et maquillage : Louise Brin
Big up : Rizhlaine Ferfar & Ill Yo'



UNCLE TEX EST HABITÉ PAR LE HIP HOP DEPUIS PLUS DE TRENTE ANS. TROIS DÉCENNIES DE BAROUD EN FRANCE DANS UNE CULTURE QU'IL A VU ÉVOLUER, AVEC SES HAUTS ET SES BAS. PASSANT DE SIMPLE KIFFEUR À UN ACTIVISME QUOTIDIEN, UNCLE TEX CONNAÎT AUSSI BIEN LE GRAFFITI, LA DANSE QUE LE SNEAKERS GAME. DÉSORMAIS IL S'ACQUINE AVEC LES PLATINES, SANS OUBLIER DE REPRÉSENTER AU QUOTIDIEN UN STYLE HIP HOP DE LA TÊTE AUX PIEDS.

Peux-tu te présenter aux lecteurs de Star Wax ?

Je m'appelle Tex, je m'occupe du marketing de Wrung, je suis aussi Dj sous le nom d'Uncle T. et je suis un aficionado des sneakers et du street wear depuis le milieu des années 80.

Quand as-tu rencontré la culture hip hop ?

Je viens du 94 et du 91 et elle est arrivée à moi au milieu des années 80 avec le graffiti. Dans mon quartier, il n'y avait rien, je bougeais dans d'autres quartiers et sur Paris. J'ai commencé avec le graffiti, puis la danse parce que j'ai toujours aimé danser et enfin par le son parce que j'ai toujours collectionné les disques, avant même l'arrivée de la culture hip hop.

Quelle était la vibe dans les années 80 ?

J'ai été marqué pas les trucs « pré » hip hop, avec une vibe tribale. Des punks, aux hip hoppers, en passant pas les rockers (Rebels, Cats, Teddy boy...) chaque tribu avait son style de musique, sa façon de penser et de s'habiller. J'ai été éduqué là dedans, un truc très codifié, où tu t'habilles comme ça parce que tu écoutes ça et que tu penses comme ça politiquement. Chacun appartenait à une culture / tribu avec des frontières bien précises. À l'époque, quand tu mettais tel blouson, tel badge ou telle paire de chaussures, ça voulait dire quelque chose, tu risquais de te faire tester systématiquement par les autres mouvements qui ne t'aimaient pas. Et même par les membres de ton propre mouvement pour savoir si tu étais un vrai ou un faux. Moi j'ai été éduqué là-dedans, puis sont arrivées les années 90 dans lesquelles j'ai gardé cette base identitaire et communautaire.

As-tu des anecdotes représentatives de cette vibe des années 80 ?

Plus que des anecdotes (car il y en a plein, ce serait trop long et justement trop anecdotique), ce que j'ai kiffé dans les années 80, c'est le côté « Do It Yourself », « Débrouilles-toi » pour trouver tes marques, ton style, ton identité. Contrairement à avant, avec Google aujourd'hui, le monde vient à toi. Avant il fallait que tu ailles vers le monde, parce que si tu restais dans ton coin il ne se passait rien. Quand tu t'intéressais à des choses, il fallait rencontrer des gens, des voyages, être débrouillard... Il fallait se bouger. Il n'y avait pas Internet, pas de téléphone portable, pas de magazines... Tu ne pouvais pas le vivre dans ta chambre, c'était impossible !

Si tu voulais vivre quelque chose, il fallait sortir, dans ta chambre tu n'avais rien (trois chaînes de télé, une k7 audio...). Mais même ces sons que j'écoutais à l'époque et que je mettais sur k7, je ne les ai retrouvés que 20-25 ans après ! Même si tu avais le nom du son, ton disquaire ne connaissait pas ! Il fallait donc d'abord avoir les sous, puis enfin trouver le truc après de longues recherches, et il y avait encore plus de barrières si tu venais de banlieue. Les magasins vendaient des chaussures de sport... il fallait aller là où dans les solderies, etc. Ce n'était que de la débrouillardise ! Il fallait partir en Belgique parce qu'ils avaient les premiers Foot Locker, dix ans avant nous. Il fallait partir à Londres... Avoir des connexions avec des gars. À l'époque il y avait encore le service militaire, et beaucoup de mecs de banlieue allaient en Allemagne et se retrouvaient à côté des bases et des foyers américains dans lesquelles ils trouvaient des produits Us et faisaient amis-amis avec des américains pour choper ces produits. Les premières Nike Air Jordan IV et les survêtements Nike Air Flight, on les a eus comme ça, car ils ne sortaient pas en France. Pas de PayPal Ready... Il fallait se bouger ! Du coup, les gens qui étaient là-dedans étaient obligatoirement des passionnés.

C'était donc une réelle passion pour toi ?

Oui. Jusqu'au début des années 90, il y avait le côté où on te testait en permanence et le risque de te faire dépouiller à chaque coin de rue parce que tu avais le blouson qu'il ne fallait pas ou qu'il fallait trop. Les gens qui n'avaient pas les sapes se servaient sur toi, ceux qui n'avaient pas de tune te dépouillaient pour revendre... Une banane, une casquette, une lunette, une chaîne... N'importe quoi... C'était une donnée que tu devais prendre en compte si tu sortais seul. Si tu devais passer à la gare du Nord et que tu étais trop bien sapé, c'était tendu pour toi. C'est pas comme aujourd'hui où tu peux te promener avec 10 000 euros de sapes sur toi, et que personne ne te teste. Dis-toi, que même une casquette c'était rare et cher. Pour trouver une casquette ou un Starter, il n'y avait que deux magasins de sport et tu ne pouvais les trouver que là. Donc avec toutes ces choses, il fallait assurer pour garder tes sapes sur toi, parce qu'à tous les coins de rue tu pouvais te faire tester. En prenant en compte ces données là, plus faire des recherches permanentes, si tu n'étais pas passionné, tu lâchais vite l'affaire et passais à autre chose, c'était trop de galère.

A-t-on perdu ce côté passionné de nos jours ?

Il y a toujours des passionnés. Mais comme n'importe quelle culture qui se démocratise, en se démocratisant elle perd de son essence. Il y a plus de gens dedans, moins impliqués, moins conscients de certaines choses, et automatiquement ça perd un peu de son essence.

J'ai remarqué que tu accordais beaucoup d'importance à ton style général. De la tête aux pieds tout à un sens. Peux-tu nous expliquer cela ?

Dans les années 80, j'ai grandi avec ces codes par rapport aux tribus. Par exemple, tu ne mets pas une paire de Nike avec des chaussettes Adidas, ou encore le matching hip hop, où tes chaussures sont accordées à ta casquette, ton polo etc. Tout ça est intégré à ma façon de m'habiller. On a l'habitude de dire, « Si tu veux connaître quelqu'un tu regardes ses chaussures ». Cirées ? Propres ? Entretienues ? Leurs qualités ? Pour moi la chaussure est un truc important même si ce ne sont pas des baskets, c'est ce qui te définit. Souvent je choisis d'abord mes chaussures, puis la tenue qui va avec.

Comment es-tu tombé dans la sneakers ?

Je fais partie de la génération qui a commencé à porter des sneakers hors des terrains de sport. Avant le début des années 80, personne ne mettait des baskets en dehors des terrains de sport, en dehors de leur cadre de base. Au début des années 80, les jeunes de quartiers ont commencé à garder leur survêtement après le sport et en bas des cités où ils jouaient au foot. Donc tu gardais ton survêtement, c'était ta tenue de tous les jours, tu étais à l'aise dedans, tu pouvais courir, taper un foot avec tes potes... Mes premiers souvenirs de la sneakers c'était ça. La première sneakers que je voulais avoir c'était la Adidas Stan Smith, il n'y avait pas de Nike, c'était Adidas ou bien les paires sans marque. On n'appelait d'ailleurs pas ça des baskets ou des sneakers, mais des tennis. Car au début des années 80, les sportifs mis en avant étaient des tennismen (Borg, Noah, Nastase...). Même si ce n'était pas vraiment le sport que nous pratiquions, c'étaient les sportifs les plus mis en avant.

À partir de quel moment as-tu senti ton « délire sneakers » devenir un « mouvement sneakers » ?

Quand les marques ont capté que des mecs commençaient à collectionner de vieilles baskets et cherchaient des éditions limitées... Là on est rentré dans le marketing.

Selon toi, ça l'a tué ou au contraire démocratisé ?

Ça l'a démocratisé, changé le game au même titre qu'internet a changé la donne. La base du culte de la sneakers était ciblée sur quelques mecs qui avaient plus de quatre paires chez eux ou qui accumulaient de vieux modèles introuvables, et dont tout le monde se moquait car ils n'achetaient pas les dernières paires. Par exemple, Bobbito Garcia, quand il avait son label Fondle 'Em Records, il possédait une petite boutique à New-York au début des années 90 où il y vendait de vieux modèles vintages, tout Nyc le prenait pour un fou, là où aujourd'hui tout le monde le considère comme un messie ! Donc ces aficionados ont continué à collectionner dans leur coin, mais le game a grossi en se démocratisant et les règles du jeu ont changé !

Quelle est ton « game » à toi ?

La sneakers, ça fait partie de moi ! Le matin, je me lève et je mets une paire de sneakers, je ne réfléchis pas plus que ça... C'est comme boire de l'eau. J'ai toujours aimé en avoir plein pour avoir du choix. Pour moi c'est juste un truc de normal, ça n'a rien de fou. Chez moi, j'en ai une centaine, et des dizaines d'autres dispersées dans des caves et des greniers. Je suis très Nike Air Force One, Retro Basket, un peu Tennis, Cross Trainer... Pas trop running.

Tu es Dj, graffeur, sapeur... Tout ça est-ce lié ?

Oui, tout ça fait partie de ma personnalité. L'un va avec l'autre pour moi. Ma façon de m'habiller et de sélectionner mes disques font partie de ma personnalité. Si tu en as une en tout cas ! Mais normalement ça doit l'être ! Pour moi c'est un tout, j'ai toujours aimé fouiller, fouiner... Pas forcément suivre le courant. Avoir par exemple la basket que tout le monde a, mais avec une couleur que personne n'a ! J'aime toujours avoir la petite touche qui fait ma personnalité... Et pour ça il faut fouiller ! Quand tu aimes les Ralph Lauren vintage, ce n'est pas dans les magasins que tu les trouves, il faut fouiller ! Quand tu aimes les vinyles, il faut fouiller pour les trouver ! Pareil pour les sneakers, si tu es un mouton, tu achètes telle paire quand tel site te dit de l'acheter. Moi je n'ai jamais réagi comme ça, j'aime ou je n'aime pas ! Il y a des « General Release » que je kiffe à mort et que j'achète en double, alors que je n'achète pas des paires que tout le monde veut parce que tout simplement je ne les aime pas. Si ça me plaît, je l'achète, je le joue, je le mets... Si ça ne me plaît pas, je ne l'achète pas, je ne joue pas, je ne le mets pas... Mon indicateur c'est uniquement moi. Ça me plaît ou ça ne me plaît pas ! C'est ma façon d'aborder les choses.

“ Bobbito Garcia possédait une petite boutique à Nyc au début des années 90 où il y vendait de vieux modèles vintages, tout Nyc le prenait pour un fou, là où aujourd'hui tout le monde le considère comme un messie ! ”



CES DEUX SOIRÉES EN PROVINCE, L'AUTOMNE DERNIER, SONT UN AVANT-GOÛT DE LA PROCHAINE STAR WAX X POSCA RELEASE PARTY PARISIENNE. LA PREMIÈRE À STRASBOURG AVEC DINGO BABUSCH ET MANGO, DEUX TALENTUEUX GRAFFEURS ALLEMANDS (EN PHOTO CI-DESSOUS). ILS ONT RÉALISÉ, CHACUN EN LIVE, UNE TOILE. PENDANT CE TEMPS CATERVA, FRANKIE NUMI ET DJ COSHMAR SE SUCCÉDAIENT LORS DE DJ SETS DANS LE SOUS-SOL DU MUDD. PUIS À NANTES MUSH, QUANT À LUI, A PERFORMÉ SUR LES VITRES DU ROND POINT CAFÉ, À CÔTÉ DE L'ESPACE LIBRE EXPRESSION. ALORS QUE TACTICAL GROOVE ORBIT, VISUALIZE ET DJ NESS ENCHANTAIENT LE PUBLIC SUR LE DANCEFLOOR. RENDEZ-VOUS DONC EN JANVIER 2016, À PARIS, CETTE FOIS AVEC LES VINYLES TANT ATTENDUS.



PROCHAIN
RENDEZ-VOUS :
RELEASE PARTY PARIS
EN JANVIER 2016 (TBA)



Music lovers

starwax X POSCA
Various Artists Vol.2



Frankie Numi



Mush

Tactical Groove Orbit & Dj Ness



Party harderz



DEUX MARDIS PAR MOIS, SUR LES ONDES DE LA WEB RADIO RINSE FRANCE, JÉRÉMY OTARI ALLUME SES PLATINES POUR DEUX HEURES D'EXPLORATION MUSICALE. UN RENDEZ-VOUS DE DÉFRICHAGE SONORE DANS DES ZONES SAUVAGES DE BASS MUSIC, DE DUBSTEP, D'AMBIENT, DE HIP HOP, DE HOUSE, IDM... UNE AVENTURE RADIOPHONIQUE QU'IL MÈNE DEPUIS UN AN ET DEMI ET QU'IL A CHOISI DE PROLONGER EN MONTANT RÉCEMMENT LE LABEL EXPLORATION MUSIC. SON ATTACHEMENT AUX MUSIQUES ÉLECTRONIQUES, ET PLUS PARTICULIÈREMENT À LA BASS MUSIC, REMONTE À PLUSIEURS ANNÉES. EX ORGANISATEUR DE SOIRÉES DANS DES CLUBS BRANCHÉS DE LA CAPITALE, SNOWBALL A EU LE LOISIR DE COMPRENDRE LE MUSIC BUSINESS ET DE TROUVER SA PLACE. DÉSORMAIS À LA TÊTE D'UN COLLECTIF D'UNE TRENTAINE DE PASSIONNÉS RÉUNIS AUTOUR DU LABEL, SON BUT EST CLAIR : PRODUIRE ET DIFFUSER DE NOUVEAUX ARTISTES, SOUTENIR UNE SCÈNE EN MANQUE DE RELAIS.

Quand as-tu commencé à jouer de la basse ?

J'ai d'abord été contacté pour boucher un trou et puis j'ai eu quelques remplacements comme ça. J'étais réactif, j'ai pu faire venir quelques connaissances comme Von D pour assurer des mixes en live. Au bout de quelques temps, le créneau du lundi à minuit m'a été confié. Maintenant, j'occupe un mardi sur deux, de minuit à deux heures.

Le label Exploration Music est-il la continuité de ton émission ?

À l'origine, c'était un crew de Djs de jungle formé en association, il y a sept ans. À force d'avoir des Djs producteurs dans le collectif, on s'est trouvé face à des morceaux qu'il fallait absolument sortir, on n'avait pas le choix. Yan Kaylen et Nulpar : quand j'ai entendu leurs morceaux, je me suis dit que si personne ne les sortait, il fallait que je le fasse.

Combien de personnes constituent ton équipe aujourd'hui ?

Aujourd'hui, nous sommes une trentaine de personnes, principalement à Paris mais aussi en région et à l'étranger. Il y a des Djs, des producteurs, des vidéastes, des illustrateurs...

Le collectif est donc prêt à explorer plusieurs territoires artistiques, pas uniquement la musique.

Exploration est un projet bâtarde, sans contour précis et cela va, au final, dans le sens de la création de contenus. On ne va pas faire des stickers par centaines mais si un jour, une bonne idée surgit pour un T-shirt, pourquoi pas. On se renseigne pas mal sur comment optimiser notre présence sur You Tube en ce moment. Donc ce n'est pas que de la musique chez Exploration.

Pour votre première sortie, vous avez préparé un bel objet vinyle avec un artwork travaillé. Pourquoi avoir choisi de presser sur vinyle ?

Le vinyle est un format que l'on aime tous, on mixait tous vinyle il y a encore quelques années : c'est le médium de base. La question était plus : "est-ce qu'on le sort sur digital ?". Je ne suis pas un snob du vinyle mais je veux qu'un maximum de gens écoute notre musique, donc il fallait être sur les plateformes de streaming. C'est plus dans une démarche de promotion, de communication qu'une démarche commerciale : ce n'est pas avec 0,000001 cent par écoute que l'on bâtit un business modèle !

Pas de fétichisme particulier pour l'objet ? On nous parle tous les jours du retour en force du vinyle, comme du héraut du renouveau de l'industrie musicale : quel est ton point de vue ?

Le sujet du retour du vinyle, c'est du vent. C'est juste un repressage des grands standards du rock par exemple mais cela ne se fait pas du tout sentir dans l'underground. Ça se vend toujours dans la house et dans la techno, peut être 500 à 800 copies pour certains morceaux si c'est un tube. Personnellement, j'ai commencé à mixer sur vinyle car à l'époque, les platines Cd et les contrôleurs n'existaient pas encore. J'aime le format, le toucher mais je suis ouvert aux autres formats. Aujourd'hui, je mixe beaucoup plus en digital car je me suis procuré des platines Cd et Usb : c'est beaucoup plus facile et c'est chez Rinse que je me suis fait la main dessus. Ça me permet de jouer des promos ou des tracks de potes, ce qui constitue généralement 80% de mes sets. Je peux répondre aux demandes de dernière minute, même en vacances.

Le nom du label, Exploration Music, sous-tend une idée de découverte, de parcours musical mais aussi mental. Peux-tu nous en dire plus ?

Le terme Exploration est super pratique, c'est un mot valise dans lequel on peut mettre tout ce que l'on veut. Peut-être qu'un jour, on sortira du hip hop et du dub, ça me plairait beaucoup. Idéalement, j'aurais envie de faire un label qui se rapprocherait de Hyperdub, Ninja Tune ou de Warp, c'est-à-dire garder une cohérence de catalogue d'artistes mais avec des sorties complètement différentes les unes des autres. Warp a commencé par de l'électro mais au final, Warp c'est Warp, avec différentes esthétiques...

À l'image des sets de ton émission de radio, tu ne te fermes aucune porte tout en gardant une cohérence de mood.

Complètement ! On n'est pas dans une démarche de business donc ce n'est pas grave si les sorties sont radicalement différentes. Notre première sortie est très ambient (Yan Kalen), le deuxième sera très hip hop instrumental (Sicca) et la troisième est drum'n bass hybride avec NulPar. Pour le moment, c'est très électronique et très sombre mais, à l'avenir, j'aimerais bien avoir quelque chose de plus musical, un ou deux groupes à terme, et un gros emcee qui défonce ! Je n'ai pas de piste pour le moment mais je suis ouvert aux propositions. Dans l'idéal, on aurait un gros emcee avec toute une armée de producteurs qui travailleraient sur les instrus, avec le fonctionnement d'un vrai studio. Mais on va déjà commencer par sortir de la bonne musique, après on verra.

Monter un label aujourd'hui, cela relève avant tout de la passion, le business arrive loin derrière. Quelles étaient tes motivations à l'origine de cette aventure ?

Diffuser les artistes, c'est la principale motivation en vrai mais il faudrait que l'on soit dix à le faire en même temps pour que les musiques qu'on défend chez Exploration aient une vraie scène.

L'idée est de se focaliser sur l'artistique parce que l'événementiel, c'est trop éphémère. À part si tu es la Concrète ou Berlinons Paris, si tu ne fais rien pendant six mois, tout le monde t'a oublié. Ça va, ça vient. Maintenant, je sais où concentrer mes efforts. Filer des milliers d'euros à un Dj, une tête d'affiche, pour une soirée, ça n'avance à rien : je n'ai pas envie de faire leur promo au final. Tu ne fais pas avancer ta scène de cette manière.

Exploration Music a donc été, en quelque sorte, une réponse concrète face à ce constat ?

C'est indispensable de monter son label pour qu'une scène vive. Perdre de l'argent pour payer des mecs inconnus qui demandent des sommes énormes, je trouve ça absurde. Tu n'aides personne et tu ne participes à rien. En bass music, si tu prenais 30% de tout l'argent perdu lors de ces soirées faites et que tu le réinvestissais dans des labels ou de la production, tu aurais une vraie scène à Paris. Les nouveaux talents auraient des structures pour se lancer, comme le label My Love Is Underground par exemple. Ça te permettrait d'avoir une trace de ton activité alors que les soirées, le lendemain tu as la gueule de bois et tu as tout zappé. Boostez la production, c'est le plus intéressant.

Tout cela t'a-t-il dégoûté des soirées ? On a quand même la possibilité de vous voir en live ou en Dj set ?

On continue les soirées mais dans des lieux plus petits qu'avant, comme à la Rotonde et à la Machine du Moulin Rouge. C'est fini le jeu de la tête d'affiche à tout prix. À présent, produire et diffuser du contenu, c'est ma priorité.

Retrouvez toutes ses émissions en podcast - free download à : <https://soundcloud.com/snowball>

“ Filer des milliers d'euros à un Dj, une tête d'affiche, pour une soirée, ça n'avance à rien (...) Tu ne fais pas avancer ta scène de cette manière. ”



PAUL WHITE, BEATMAKER ANGLAIS, ET ERIC BIDDINES, EMCEE AMÉRICAIN ORIGINAIRE DE FLORIDE, FORMENT À EUX DEUX GOLDEN RULES. ON LES A INTERCEPTÉS, À PARIS, PENDANT LEUR TOURNÉE EUROPÉENNE. ENTRETIEN AUTOUR D'UNE BIÈRE.

GOLDEN RULES

GOLDEN TICKET



starwax
www.starwaxmag.com

Depuis combien de temps tu rappes ?

E.B. : Depuis que j'ai quinze ans. Soit une dizaine d'années maintenant.

Quels sont tes modèles dans le hip hop ?

E.B. : Cee-Lo, Outkast, Devin the Dude, des emcees ou chanteurs de R'n B assez classiques. Al Green...

Quels sont tes sujets de prédilection ? Ceux dont tu aimes traiter dans tes textes ?

E.B. : Le café. Je parle beaucoup de café. J'en bois beaucoup. Mes expériences personnelles, les relations humaines. J'aime parler des relations humaines parce que je suis une sorte de génie dès qu'il s'agit de parler des femmes. La famille, les amis. Mon objectif principal en musique est d'essayer de motiver les gens.

Y a-t-il des sujets d'actualité, propres à la société américaine, dont tu aimerais traiter ?

E.B. : Bien sûr. Voyager, rencontrer d'autres personnes et d'autres cultures, ça permet de réaliser combien les américains peuvent être arrogants parfois. On est trop souvent égocentriques. C'est comme de faire cette interview avec toi, en anglais, alors que ça n'est pas ta langue maternelle. Aux États-Unis, c'est exceptionnel de rencontrer quelqu'un qui parle deux langues. Nous sommes, malgré nous, un peu trop centrés sur nous-mêmes, sur qui nous sommes. C'est ce qui fait qu'en se maintenant à part, nous passons trop souvent à côté de ce que toute cette planète a à offrir. Il y a aussi un vrai sujet racial aux États-Unis, qui est revenu tristement au devant de la scène politique dernièrement. Ça a toujours été un sujet très présent, mais ça a pris une ampleur très importante suite aux bavures policières. Je n'ai pas particulièrement abordé ces sujets sur "Golden Tickets", mais sur mes projets solo, c'est ce genre de thème que j'aborde. Et je ne suis pourtant pas un personnage politique.

Comment as-tu rencontré Paul White ?

E.B. : Grâce à Internet. Et puis nous avons le même manager. J'ai su que Paul jouait mes morceaux, donc très naturellement on a commencé à travailler ensemble. De fil en aiguille, nous avons fait quelques morceaux, un Ep, et finalement nous avons sorti un album chez Lex, un des meilleurs labels anglais.

Savais-tu qu'il est capable de sampler des chœurs médiévaux du 15^{ème} siècle ?

Je ne le savais pas au tout début.

C'est flippant, non ?

Carrément. Il est présent sur tous les plans : le crate digging et le travail du sample, jouer des instruments. C'est assez incroyable tout ce qu'il peut apporter.

Eric nous a expliqué sa passion pour le hip hop et les thèmes qu'il aime aborder. Et toi, Paul White, d'où viens-tu musicalement ?

P.W. : Je viens d'autant d'origines musicales que possible. J'ai grandi en écoutant tellement de genres différents. Mon père écoutait beaucoup de jazz et de folk et ma mère plutôt du reggae et de la soul, de la funk et du classique. Je n'ai donc jamais vraiment distingué les genres. Pour moi c'est toujours de la musique, et tout est lié. Plus jeune, je jouais beaucoup d'instruments, y compris sur scène. Ensuite je me suis mis au sampling avec tout ce bagage. Pour moi la musique est un moyen d'expression.

Quel est ton tout premier souvenir musical ?

P.W. : La musique de mon oncle, sur une cassette, quand j'étais encore tout bébé. Mon père et mon oncle étaient musiciens. Mon oncle jouait de la guitare, du violon et chantait. J'ai écouté cette cassette toute mon enfance.

E.B. : Al Green... « Love and Happiness », avec ce riff d'intro qui m'a trotté dans la tête pendant très longtemps. Ce morceau m'a permis de prendre conscience du pouvoir de la musique.

Votre première expérience sur scène ?

E.B. : Oh... La mienne était pourrie.

P.W. : Oh... La mienne était terrifiante. C'était au collège. Je devais avoir seize ans. Nous étions forcés à jouer sur scène une fois par semaine. C'était un collège vraiment bizarre. On avait des consignes vraiment confuses du genre : "Vous y allez sobres et timides". Et après on nous disait : "Non non non, vraiment ce n'était pas très bien". Du coup j'y allais un peu défait, mais plus détendu, et on me disait : "Voilà. Excellent. C'est comme ça qu'il faut jouer". Alors bien sûr, on se disait que l'équipe pédagogique était peut-être pas très efficace quant à fixer des consignes. Mais en y repensant, c'était un exercice très formateur de devoir jouer un concert par semaine. Ça m'a beaucoup aidé quand il s'est agi, plus tard, de monter sur scène pour jouer ma propre musique. C'est un exercice où tu ouvres vraiment ton âme et ton cœur, et les gens peuvent soit les câliner ou les frapper. C'est terrifiant, mais les choses les plus terrifiantes sont aussi celles qui procurent les plus agréables récompenses.

E.B. : C'était au lycée. Avec un ami on s'en était plutôt bien tiré. Mais une fois le concert terminé, j'ai foncé aux toilettes. J'étais à deux doigts de me faire dessus.

La première fois où vous avez dû prendre l'avion pour jouer un concert, comment vous sentiez-vous ?

E.B. : J'ai pensé : "C'est bon ! J'ai réussi !" J'étais juste un artiste local, avec une notoriété locale (Palm Beach - Floride Ndlr). Mon premier avion, c'était pour jouer à New York. Tout le monde connaît les paysages de New York. Beaucoup rêvent d'y voyager. J'étais surexcité.

Les premiers vinyles collectionnés ?

P.W. : Quand j'étais enfant, mon grand père m'a offert deux disques. Le premier, c'était la bande originale de Doctor Who par l'orchestre radiophonique de la BBC. Ça en dit long sur ma façon de faire mes instrus, et mes sons un peu fous. Dans les années 50, cet orchestre expérimentait de façon très avant-gardiste des sonorités vraiment électroniques. Le second, c'était un disque de chants d'anniversaire. Un 45 tours, je l'adore, c'est une de mes pièces les plus précieuses.

E.B. : Je ne collectionne pas les vinyles. J'ai grandi dans un endroit assez petit du sud de la Floride. Et personne dans mon entourage ne collectionnait les vinyles.

En tant que beatmaker, quel est le meilleur endroit pour digger ? En tant qu'emcee, où trouves-tu le mieux l'inspiration pour écrire ?

P.W. : À Londres, tu vois souvent la même chose partout. Du coup, je profite de chaque déplacement pour aller digger, voir de nouvelles choses. Un endroit où j'ai adoré digger et où je rêverais de retourner, c'est Berlin. Il y a ce shop bourré de Krautrock et d'électro allemande. Malheureusement, je n'ai pas la mémoire des noms.

E.B. : Pour moi, toutes les situations sont riches en sujets d'inspiration, les interactions sociales, les discussions, aussi bien que les films, les documentaires. Je trouve toujours quelque chose que je peux extraire et utiliser dans mes textes.

Combien de temps s'est écoulé entre votre rencontre sur internet et les premières productions ensemble ?

E.B. : Une semaine.

P.W. : (rises) On avait effectivement finalisé quatre morceaux en une semaine, dont "It's Over", qui est sur l'album. C'est assez dingue, l'alchimie entre nous deux, et la rapidité avec laquelle ça s'est concrétisé. Ça n'arrive pas tous les jours.

Qu'est-ce qui a fait la différence entre Eric et tous les emcees qui aimeraient travailler avec Paul White ?

P.W. : Hum... Instantanément, j'ai senti son âme. On était sur la même longueur d'ondes. Il était tout à fait disposé à essayer des choses différentes, d'autres beats, d'autres vibes. De plus, il pouvait passer très facilement du chant au rap. J'ai tout de suite apprécié son honnêteté. Ça a été comme un coup de foudre en fait. C'est comme en amour, il a su toucher mon cœur.

Si ça n'était pas avec Paul White, avec quel beatmaker rêverais-tu de travailler ?

E.B. : J'aurais probablement aimé travailler avec Salaam Rémi. Il a fait de très belles choses pour Amy Winehouse. J'ai lu certaines de ses interviews. C'est un très bon producteur. Il travaille un peu comme Paul : il connaît très bien l'équipement avec lequel il produit. De plus il sait apporter des vibes. Oui, j'aimerais vraiment travailler avec lui.

Il n'y a qu'un seul featuring sur Golden Tickets. On ne peut pas prononcer son nom, puisqu'il a été rebaptisé. Yassin Bey... Comment êtes-vous arrivés à travailler avec lui ? On m'avait expliqué qu'il ne ferait plus jamais de musique.

P.W. : On est des privilégiés. Nous nous sommes retrouvés en contact grâce aux shout-outs massifs des fans. À un certain moment, il était sur Paris. Nous avions le contact de son manager. On lui a envoyé le projet, en se disant que ce serait hallucinant d'avoir Yassini dessus. Il a adoré. Donc il est venu en studio, et on l'a enregistré à Londres. Très professionnel. Très rapide. On avait fini en trois prises, à peine. C'est quelqu'un de très cool, une source d'inspiration. Il ne traite que de choses très profondes, avec plein de sens, il transmet un message, et il a peut-être senti ça dans notre musique, quelque chose venant tout droit du cœur.

L'album est sorti en juillet 2015. Vous allez le jouer beaucoup sur scène ?

P.W. : Oui, en effet. On a des dates en Europe, à Berlin, en Belgique, ensuite on sera aux États-Unis à San Francisco et Los Angeles, et d'autres dates sont encore à venir début 2016. On a bien l'intention de porter ce projet sur scène encore.

E.B. : Et puisqu'on vise la lune, on ne peut que retomber dans les étoiles. Il y a encore beaucoup de choses à venir. C'est sûr.



Paul White shopping

SOULEANCE



DEPUIS LEURS DÉBUTS EN 2009 SOUS LE NOM DE SOULEANCE, DJ SOULIST ET FULGEANCE SONT À L'ORIGINE DE NOMBREUX TREMPAGES DE CHEMISES SUR LE DANCEFLOOR. EN CAUSE LEUR MÉLANGE DE RYTHMIQUES HIP HOP GROOVY, LEUR GOÛT PRONONCÉ POUR LES MUSIQUES BRÉSILIENNES ET UNE BONNE VIBRATION QUI FILERAIT MÊME LA BANANE À VOTRE BANQUIER. COMME TOUS LES ANS OU PRESQUE, LE DUO NOUS GRATIFIE D'UNE NOUVELLE SORTIE, SOUS FORME D'UN EP CETTE FOIS NOMMÉ « TARTARE ». SIX TITRES ORIGINAUX ET DEUX REMIXES QUI PENCHENT PLUS SUR UN VERSANT ÉLECTRONIQUE QU'À L'ACCOUSTOMÉE. CELA NE VA PAS NOUS AIDER À SÉCHER LES AURÉOLES SUR NOS CHEMISES.

Votre dernier Ep « Tartare » est paru le 30 octobre dernier chez First Word Records. Quelle direction avez-vous souhaité donner à cette nouvelle sortie ?

Fulgeance : « Tartare » est plus orienté disco, d'une beat music inspirée de la black music. On s'est moins appuyé sur les samples. On a surtout cherché à étendre les mélodies, à les faire plus respirer. Ça se ressent particulièrement dans des morceaux comme « I Got It », « Hustle » ou « New York ». Je voulais que ça sonne comme si ça venait d'un studio avec plusieurs musiciens. L'idée est toujours de faire danser, sur différents tempos parfois house, et toujours avec cette touche organique Souleance.

Soulist : « Secoué », sorti au début de l'été, correspond à cette transition entre un mode de composition basé sur un sample plus un beat et l'Ep « Tartare » où, avec Fulgeance, on étire les morceaux, on les laisse respirer, on leur donne le cœur d'une ligne mélodique...

Jusqu'à présent votre signature musicale était influencée par le hip hop, des sonorités tropicales avec samples à foison. Avec « Tartare », on ressent l'envie de s'adresser encore un peu plus au dancefloor avec de nouvelles influences, house et disco notamment. D'où cela vous vient-il ?

Fulgeance : Comme pour tout le monde, nos goûts musicaux et nos envies évoluent. Alex (Soulist, Ndlr) mixe beaucoup plus que moi, il joue souvent disco, funk, house. De mon côté, à force d'avoir écouté ces derniers temps des musiques qui tournaient aux alentours de 100 - 120 Bpm, ça m'a donné envie de produire une musique qui marche aussi bien en club qu'en café-concert ou en live. On a donc été influencé par ça, tout en gardant notre patte Souleance. Ce n'est pas une question de mode simplement, on n'a juste pas envie de rester toujours dans les mêmes cases avec les limitations d'une écriture basée sur le sample.

Soulist : Il y a aussi la matière que nous avons tous les deux quand nous nous sommes retrouvés. Il se trouve que le terreau commun que l'on avait se portait sur ce disco boogie / pré-hip hop années 80 et donc on a plutôt travaillé sur ces éléments là pour produire l'Ep. Ce sont nos goûts du moment qui ressortent sur « Tartare ».

Quel modus operandi avez-vous suivi pour la composition et l'enregistrement de cet Ep ?

Soulist : On s'est réuni à la campagne. Comme pour « La Belle Vie » (sorti en 2012 chez First Word, Ndlr), on a fait un studio éphémère. Le principe reste le même : il y a une partie de composition et une partie de jam. On choisit les éléments que l'on veut garder et on se débarrasse du reste.

Toi Soulist, tu vis à Paris et Fulgeance à Caen. C'est comme ça depuis vos débuts. Quelle est votre méthode de travail à distance pour faire avancer vos projets ?

Soulist : Oui, il y a toujours cette distance géographique entre nous. Pierre habite à Caen et moi à Paris. Ça ne l'empêche pas de travailler sur des productions. Il m'envoie du son et pendant ce temps, je peaufine des boucles et je lui renvoie des idées de direction. De toute façon, on s'est toujours envoyé du son l'un l'autre et comme on joue souvent ensemble, il y a une discussion continue entre nous deux sur ce sujet.

Fulgeance : Ça peut partir dans les deux sens mais on aime bien aussi le fait de se retrouver. Les choses se sont faites de façon assez simple et intuitive. Je branche les machines et Alex ses platines et c'est parti. Soulist et moi sommes à la fois diggers et collectionneurs de vinyles. Donc la recherche de sample est essentielle, puis la composition va se faire sur un beat, un sample, une boucle. Mais ça c'était Souleance avant ! (rires) Plus sérieusement, j'essaie de jouer le plus de parties possibles : basse, synthés analogiques, drums, etc. Et de moins nous limiter par le sample qui des fois peut fermer des portes. Du coup la version live se trouve encore plus malléable, on se permet plus d'improvisations. Laisser de la place, ça fait toujours du bien.

Soulist : Pierre (Fulgeance, Ndlr) centralise car il a une vraie approche de production, ce qui donne un vrai parti pris à la musique de Souleance. Ça nous permet d'équilibrer l'apport des samples, les scratches avec les lignes de claviers ou de basse. Il y a un vrai jeu de va-et-vient entre nous avec une grosse part de feeling.

Vous semblez avoir une prédilection pour le format Ep, déjà cinq Eps pour deux albums dans votre discographie. Qu'est ce qui vous pousse à sortir plus facilement ce format qu'un autre ?

Fulgence : On va revenir avec un album en 2016, avec des collaborations diverses: Mcs, chanteurs, musiciens... Mais il est vrai que le Ep a une force aujourd'hui, il touche plus rapidement. Et puis on adore ce format depuis qu'on achète des disques vinyles. Le nombre limité de morceaux va plus droit au but autant dans la composition, qu'à l'écoute de celui qui va l'acheter ou le jouer. Revenir à un format album où on prend son temps, où on ne cherche pas forcément à ne faire que des morceaux accrocheurs, ça nous manque, donc affaire à suivre !

Soulist : Au final, nos Eps sont quasiment des mini-albums. C'est un format qui vit bien, ça nous permet de fixer un univers de manière condensée, de créer une cohésion. C'est plus fort comme cela. Depuis « Brotha », on a réussi à bien imposer une patte à chaque sortie et c'est aussi le cas pour « Tartare ». C'est comme une carte postale d'un moment précis.

À quelle configuration live devons-nous nous attendre pour vos prochains concerts ?

Fulgence : Et bien elle n'a pas encore changé. La formule laptop plus contrôleurs plus platines (scratches) est efficace et simple à mettre en place. Et je suis assez content du fait qu'on arrive toujours à trouver de nouvelles façons de jouer, que ce soit Soulist ou moi. Mais il est possible qu'un jour cela évolue, ça demande juste du temps.

Soulist : Aujourd'hui, notre live est articulé autour de Pierre et de sa MPD. Il lance les séquences et rejoue par-dessus pendant que j'utilise des platines pour travailler des scratches et des voix. Nos morceaux en live sont au final des versions enrichies de celles présentes sur le disque, avec des parties que l'on avait épurées en studio.

Vous avez collaboré à « La Boulangerie 3 ». Où vous situez-vous dans cette scène « Beats » et ces nouveaux acteurs ?

Fulgence : Je pense qu'on est là depuis assez longtemps pour dire qu'on fait entièrement partie de cette scène. Mais nous on fait du funk, en y apportant de l'électronique avec un peu de sauce "beat" sur le Tartare ! On se considère plus comme des musiciens, autodidactes certes, et pas juste des beatmakers. On veut sortir de ce cadre un peu trop limité...

Soulist : Quand ils nous ont prévenus qu'ils allaient sortir une nouvelle compilation, on avait l'idée d'un morceau un peu boom bap qui était en construction autour d'un sample d'Azerbaïdjan. On a donc proposé « Jazz et Thé Vert ». Quand on a écouté l'album, on a vraiment trouvé que notre morceau était à part car les autres prods mélangeaient plus l'électro, le trap et ces nouvelles écritures sonores.

Vous ne vous sentez pas un peu les grands frères de cette scène ?

Soulist : Faut pas exagérer. En tout cas, je suis ravi de constater que dans les clubs, c'est désormais commun de voir des mecs avec des MPD et que ce soit « populaire ». Maintenant, on avance moins vite que d'autres pays en Europe et c'est dommage car on regorge de supers producteurs en France sur ce créneau beats - electronica - hip hop.

As-tu ta petite idée sur les raisons de ce retard ?

Soulist : Pour commencer il n'y a pas de scène. Le label Nowadays pousse aujourd'hui pas mal de nouveaux talents, Fakear en premier, mais on ne bénéficie pas d'un lieu comme le club Low End Theory à Los Angeles par exemple où se retrouvent Gaslamp Killer, les artistes du label Brainfeeder de Flying Lotus... Et puis il y a plus de relais dans les médias là-bas, avec les radios indés notamment. Nous, ça marche plus par tête de gondole.

Une chose importante aussi : ils ont filé les clefs des radios à des Djs, ce qu'on a pas fait en France dans la radio publique (hormis l'émission de radio de Laurent Garnier sur Le Mouv', « It is what it is » pendant cinq ans. Il a fini par être remercié par sa hiérarchie mais le producteur vient de la relancer sur Radio Meuh depuis début novembre 2015, ndlr). Alors qu'historiquement, la radio a existé grâce aux Djs...



“ Je suis ravi de constater que dans les clubs, c'est désormais commun de voir des mecs avec des MPD... ”

Soulist





**MARC
HOLL
ANDER**

**“Le public
s'est désormais
familiarisé avec
l'idée que les musiques
peuvent être
hybrides.”**

CRÉÉ À BRUXELLES, LE LABEL INDÉPENDANT CRAMMED DISCS CROISE, DEPUIS PRÈS DE TRENTE-CINQ ANS, PRODUCTIONS EXPÉRIMENTALES, ROCK ET MUSIQUES DU MONDE ; PARMI LES FIGURES DE CETTE CONSTELLATION LE REGRETTÉ HECTOR ZAZOU, LE STAFF BENDA BILILI OU SKIP&DIE. MEMBRE HISTORIQUE D'AKSAK MABOUL ET FONDATEUR DE LA FIRME, MARC HOLLANDER REVIENT SUR L'HISTOIRE DE CE CATALOGUE. IL COMMENTE NOTAMMENT LE PROJET BLUE VELVET REVISITED OU UN COFFRET VINYLE CONSACRÉ À TUXEDOMOON.

Pouvez-vous nous présenter l'esprit Crammed ?

Nous nous laissons guider par notre goût et notre intuition, en refusant de nous arrêter aux frontières, qu'elles soient stylistiques, géographiques ou culturelles. En gros, la production du label évolue depuis ses origines dans un espace entre musiques électroniques, rock et musiques du monde. Avec des artistes qui, souvent, se positionnent à la croisée de plusieurs genres musicaux, volontairement ou involontairement d'ailleurs, de par leur histoire ou leur géographie personnelle. Au fil de ses trente-cinq ans d'existence, le label a travaillé avec des artistes provenant ou basés dans plus de trente-cinq pays. Pour autant, ça ne fait pas de Crammed un label de musiques du monde, étiquette fourre-tout sous laquelle on range parfois un peu vite tout ce qui n'est pas anglo-saxon ou, vu d'ici, français. Mais le public s'est désormais familiarisé avec l'idée que les musiques peuvent être hybrides. Il joue à saute-mouton avec les genres. Ce qui nous convient parfaitement !

Votre mission dépasse le statut du simple label...

Il ne suffit pas de nous enthousiasmer pour un artiste, pour sa musique, pour sa personnalité : nous jouons un rôle d'incubateur, nous nous efforçons de développer les carrières des artistes avec lesquels nous travaillons, et ce à travers le monde. Il est donc essentiel que, toujours de façon intuitive, nous pressentions que nous allons trouver une bonne adéquation entre la musique produite par l'artiste et nos moyens de la faire connaître, nos réseaux... Ce rôle d'incubateur a pris une importance croissante ces dernières années. Nous nous investissons de plus en plus dans tous les aspects des carrières de "nos" artistes. Nous sommes une petite structure, les rapports humains sont donc primordiaux afin de pouvoir travailler de façon intelligente et agréable, nous y attachons beaucoup d'importance.

La récente réédition d'Aksak Maboul est significative dudit esprit...

Paru en 1977, trois ans avant la naissance du label, l'album « Onze Danses Pour Combattre La Migraine » préfigurait effectivement l'esprit de Crammed, les directions multiples et croisées que le label allait suivre. Nous nous sommes aperçus qu'il pouvait être lu rétrospectivement comme une espèce de feuille de route inconsciente... avec ses dimensions électroniques, rock, jazz, ses clins d'œil vers l'Afrique, les Balkans, le monde arabe, la musique minimale, le classique contemporain.

On y trouvait déjà les principales idées motrices de Crammed comme les mélanges de genres, de styles, l'éclectisme quasi-pathologique, une envie de faire des choses à la fois inventives et accessibles, un goût de l'expérimentation et du jeu.

Comment expliquer l'extraordinaire modernité qui émane aujourd'hui de cet album ?

D'une part, il émane apparemment de cet album un charme particulier, dû notamment à la grande candeur avec laquelle nous nous sommes attaqués à des idées que nous ne maîtrisions pas. Ce mélange d'expérimentation et de lisibilité reste séduisant, et peut-être très actuel. Plus généralement, on en revient au fait que les mélanges de genres sont plus généralement acceptés aujourd'hui. Notamment par la génération de fans de musique qui a forgé son goût en piochant des choses sur Internet... ou dans les bacs de vieux vinyles dans les brocantes... Aksak Maboul est donc crate-digger ou net-digger avant la lettre. Le groupe a plus ou moins réussi une synthèse gracieuse de ses pioches, de ses disques fétiches.

Pouvez-vous nous évoquer le projet Blue Velvet Revisited ?

Lors du tournage de Blue Velvet, en 1985, David Lynch avait convié le jeune cinéaste et musicien allemand Peter Braatz à assister à l'ensemble du tournage, à filmer et prendre des photos sur le plateau afin d'en garder des traces. Braatz en a tiré un premier bref documentaire, qui a été peu diffusé à l'époque, dans lequel la majorité des images n'avait pas été utilisée. A la veille du 30ème anniversaire du film, il a décidé de monter un nouveau film sur la base de ces passionnantes archives. Mais il a adopté une démarche originale : il a commencé par commander une musique originale à Cult With No Name et Tuxedomoon, qui se sont associés pour l'occasion, car il tenait à ce que « Blue Velvet Revisited » évoque l'ambiance du film, mais en baignant dans une ambiance sonore qui lui soit propre. Il a donc attendu que la bande-son soit achevée avant de commencer le montage du film, qui s'ajustera et se modèlera sur la musique, contrairement à ce qui se fait d'habitude. La sortie du documentaire est prévue pour 2016.



“Crammed
joue un rôle
d'incubateur”

David Lynch a-t-il eu vent de cet enregistrement ?

Oui, il est bien au courant. Mais nous n'avons pas encore recueilli ses impressions.

À l'instar d'Aksak Maboul vous éditez aujourd'hui un coffret anniversaire de dix disques vinyles de Tuxedomoon. Qu'est ce que ce support représente pour vous ?

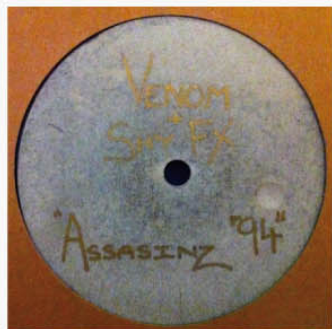
J'ai bien entendu une tendresse particulière pour les vieux vinyles qui ont marqué mon évolution de fan et de musicien, mais je ne suis pas fétichiste des supports, c'est la musique qui compte avant tout. Le vinyle est évidemment plus beau et attachant, esthétiquement parlant, que le Cd. Il est redevenu incontournable, même si les pressages restent limités à un public de fans. Actuellement, nous faisons paraître la plupart des albums dans les trois formats: vinyle, numérique et Cd. Le coffret de Tuxedomoon est un projet qui s'imposait. Étant donnée la discographie considérable du groupe, nous avons dû opérer un choix, car nous ne souhaitons pas dépasser les dix vinyles dans un même coffret... Nous nous en sommes donc tenus à ce qu'on pourrait décrire comme les albums studio de Tuxedomoon plus « The Ghost Sonata » qui est une espèce de BO recréée. Et « Appendix », un album entièrement composé d'inédits.



DANIEL MAUNICK



Daniel Maunick lors de la seconde session pour le Lp Equilibria



IMMERGÉ TRÈS JEUNE DANS LES STUDIOS DE MUSIQUE, DANIEL MAUNICK EST UN MUSICIEN, PRODUCTEUR ET INGÉNIEUR DU SON. HOMME DE L'OMBRE, IL SAIT METTRE EN LUMIÈRE DES VOIX COMME CELLE DE SABRINA MALHEIROS OU ENCORE MARCOS VALLE. SOUS L'ALIAS DJ VENOM IL DÉBUTE DANS LE BEATMAKING AU MILIEU DES ANNÉES 90 EN PRODUISANT DE LA DRUM & BASS ET DES REMIXES. SA POLYVALENCE ET SON TALENT ONT SU SÉDUIRE AUSSI BIEN GILLES PETERSON QUE JOE, LE BOSS DU LABEL FAR OUT RECORDINGS. C'EST CE DERNIER QUI LUI A ÉGALEMENT PERMIS DE COLLABORER AVEC LE GROUPE AZYMUTH. AUJOURD'HUI, AVEC UN PIED À LONDRES ET L'AUTRE AU BRÉSIL, IL EST ÉGALEMENT CONNU COMME PRODUCTEUR DE HOUSE MUSIC, SOUS LE PSEUDO DOKTA VENOM. ENTRETIEN AVEC UN ARTISTE À LA DISCOGRAPHIE AUSSI RICHE QUE SA COLLECTION DE WAX.

J'ai l'impression que tu es tombé très tôt dans la musique. Peux-tu nous en parler ? Comment es-tu arrivé à la production musicale ?

J'ai été baigné dans la musique toute ma vie. J'ai pratiquement grandi dans les studios et j'ai appris énormément en observant mon père (Jean Paul «Bluey» Maunick du groupe Incognito, ndr) et tous les talentueux musiciens, producteurs et ingénieurs que j'ai eu la chance de côtoyer.

Apparemment tu es aussi ingénieur du son, es-tu autodidacte ?

J'ai principalement appris juste en observant les personnes faire de la musique quand j'étais enfant, je n'ai aucune formation professionnelle. J'ai appris sur le tas grâce à des personnes généreuses et, à partir de l'âge de treize ans, je suis passé du Djing à la production puis au rôle d'ingénieur du son.

Tu as émergé dans les musiques électroniques grâce à la drum & bass. En produis-tu encore aujourd'hui ? Et si non pourquoi ?

Occasionnellement ! Je fais pratiquement tous les genres de musique, du rock à la d'&b, de la musique brésilienne à la techno. J'aime la musique et je me fais plaisir en produisant ce que j'aime, peu importe le genre. Le premier titre que j'ai fait quand j'avais quatorze ans, alors que j'étais encore en période d'apprentissage au studio de mon père, était de la d'&b. C'était en 1994, avec Shy Fx qui commençait tout juste à l'époque, c'était un pote. Il travaillait aussi dans un studio dans le même bâtiment et, ensemble, nous avons peaufiné et finalisé « Assasinz ».

Lorsque tu étais enfant est-ce que ton père écoutait des vinyles ?

J'ai grandi en écoutant beaucoup de musique ! Les premiers sons dont je me souviens sont du jazz, du funk et des morceaux des années 70. Mon père m'a aussi fait découvrir le rap au milieu des années 80 et, plus tard, la house. Azymuth est un des groupes les plus importants que m'a fait connaître mon père. Une source d'inspiration autant pour mon père que moi. Tous comme «Brazilian Love Affair» l'album de George Duke...

Achètes-tu encore du vinyle ?

J'ai une grande collection. Je ne sais pas le nombre exact, mais c'est en milliers ! Actuellement j'achète peu de nouveautés en vinyle parce que la musique que j'aime souvent ne sort même pas en vinyle, mais de temps en temps, s'il s'agit d'un album exceptionnel, je l'achète en vinyle, histoire d'avoir la copie physique ! J'achète occasionnellement sur Discogs, eBay, des Lps de rare soul music. Mais ma vraie fierté et d'être heureux de ma collection de d'n'b old school, les sorties hardcore des débuts. J'ai pratiquement tout sauf quelques rares bootlegs très peu connus.

Quand et comment as-tu rencontré Sabrina Malheiros et Joe de Far Out Recordings ?

J'ai rencontré Joe au milieu des années 90, dans la cabine Dj du Bar Rumba, pendant que je parlais avec Gilles Peterson qui venait de me signer sur Talkin' Loud Records. C'était un super spot où j'ai rencontré plein de personnes qui sont devenues des amis au fil des années, à ces sessions du lundi soir ! Je commençais tout juste à mixer et à travailler avec mon père en tant que producteur. Joe aimait beaucoup mes morceaux que Gilles jouait. Un jour il m'a demandé si j'aurais aimé travailler avec le bassiste d'Azymuth qui était signé sur son label, et bien sûr j'ai dit oui ! Ce qui m'a permis de rencontrer Alex Malheiros qui était un vrai héros pour moi. Plus tard, Joe a eu l'idée de nous faire travailler ensemble pour Sabrina, la fille d'Alex que Joe tenait vraiment beaucoup à signer sur son label. La première fois que j'ai rencontré Sabrina, c'était chez elle au Brésil. Alors qu'Azymuth était en tournée en 2002 nous avons commencé au studio de mon père à Londres.

Quel rôle as-tu joué dans la production pour Sabrina Malheiros ?

J'ai produit tous les morceaux et en ai co-écrit quelques-uns avec Alex. Je suis l'ingénieur, j'ai programmé et arrangé la plupart des tracks sur mon premier Macbook G3 ! Une fois le projet enregistré au Brésil, je l'ai ramené à Londres pour le peaufiner et finaliser le mix.

Choisis-tu seul ou avec Far Out Recordings les artistes qui remixent tes morceaux ?

C'est principalement le label qui choisit, cependant j'ai l'habitude de suggérer mes goûts, les artistes que j'apprécie au moment venu.

Comment travailles-tu sur tes remixes ? Comment procèdes-tu, tu te fais guider par l'instinct ? Tu te diriges vers une direction ou vers un bpm consciemment ?

C'est jamais pareil, il n'y a pas de règles. Des fois je change complètement de registre, des fois je reste plus fidèle à l'original. Au final j'essaye juste de faire quelque chose qui me plaise et, j'espère, plaira également aux autres.

Tu produis également de la house music. Qu'est ce que tu aimes dans cette musique et as-tu une approche différente en tant que compositeur ?

J'ai grandi en adorant Mr Fingers et Kevin Saunderson. En tant que producteur de house, j'essaye de produire de la musique inspirée de celle que j'aime. Comme la house de Chicago et de Detroit, tout en injectant ma vibe et une touche londonienne.

Tu as même produit l'album Estatica de Marcos Valle. Comment vous êtes-vous rencontrés et comment est née la collaboration avec une telle légende de la musique brésilienne ?

Je suis un grand fan de Marcos depuis des années, c'est une vraie légende. Non seulement pour sa musique brésilienne mais aussi pour tous ses autres projets. Quand j'ai commencé à travailler avec Joe, qui avait aussi Marcos sur Far Out Recordings, j'espérais pouvoir un jour faire quelque chose avec lui. Voilà chose faite, ça a été un grand honneur pour moi de produire cet album pour lui !

As-tu utilisé des machines pour produire Estatica ?

Estatica a été fait avec différents systèmes. C'était le premier projet pour lequel j'utilisais un laptop, une approche qui était assez nouvelle à l'époque pour moi. J'ai utilisé Logic Audio, mais aussi des sampleurs Akai et Emu quand je suis rentré à Londres pour finir le projet. Il a été mixé avec console analogique. C'est le dernier projet que j'ai fait avant que je travaille principalement en digital avec des plugins.

Parle-nous des machines, qui composent ton home studio ?

Mon home studio actuellement est composé d'un ordinateur avec Logic et tout plein de plugins ! Avec ça je fais pratiquement tout ce que je veux, j'adore encore travailler dans des grands studios sur des consoles hardware quand je peux. Ce qui compte ce n'est pas le matériel que tu as mais ce que tu en fais. C'est ça qui fait la différence.

Sinon est-ce que tu joues encore en tant que Dj ?

Très rarement ! Les platines ont été mon premier instrument et j'ai été à fond dans le Djing pendant des années, mais je n'ai pas fait grand chose ces dix dernières années... Mais, de temps en temps, je dépoussière mes platines Technics et fais mon apparition !

Tes projets à venir ?

Un nouvel album de Sabrina qui sonne merveilleusement bien ! Un nouvel album d'Azymuth qui a été fait avec J. R. Beltrami très peu avant sa triste disparition. Puis de nombreux projets solo dans des genres différents. Surveillez les bacs, des sorties plutôt house et électroniques vont sortir chez Far Out Recordings...

“ J'ai une grande collection. Je ne sais pas le nombre exact, mais c'est en milliers ! Mais ma vraie fierté est ma collection de d'n'b old school, les sorties hardcore des débuts. J'ai pratiquement tout sauf quelques rares bootlegs très peu connus. ”



OXMO PUCCINO

“C’est difficile de faire comprendre qu’être célèbre n’est pas un signe de réussite.”

AMOUREUX DES MOTS, DE LA VIE, OXMO PUCCINO SÉDUIT PAR SON CHARISME. DANS UNE AUTRE GALAXIE QUE SES COLLÈGUES DU RAP GAME IL CULTIVE LE BONHEUR, DEPUIS DIX SEPT ANS, EN EMPILANT RÉGULIÈREMENT DE NOUVELLES PIÈCES À SA DISCOGRAPHIE. À L'OCCASION DE LA SORTIE DE SON DERNIER ALBUM NOUS N'AVONS PAS MANQUÉ DE NOUS POSER UN MOMENT AVEC LUI. ÉVIDEMMENT POUR PARLER DE MUSIQUE, DE SA FACETTE DE BEATMAKER ET PHILOSOPHER.

Aujourd'hui lundi 9 novembre, à deux jours de la sortie de « La Voix Lactée », as-tu bien dormi ?

Non, Ce n'est pas une habitude. Quand je dors bien, c'est champagne à volonté, bar ouvert en générale. Mais il a peu de temps, faut tirer juste. C'est compliqué.

Quand as-tu commencé à jouer de la basse ?

A dix-neuf ans j'ai eu ma première basse. Je ne savais pas dans quel sens ça se prenait. Je n'avais aucune idée, donc je suis parti tout seul. (rires)

Tu la désirais, c'était un cadeau ?

Oui je le désirais et je l'ai trouvée par le biais d'un copain, quelque chose comme ça. Il n'y avait personne autour moi dans la musique.

D'ailleurs tu as joué de la basse pour ton der Lp ?

Oui j'ai joué toutes les basses, toutes les basses sans synthétiseurs, c'est moi.

Tu as également joué des guitares et programmé des beats. Comment t'es venu le beatmaking ?

Oui, j'en ai toujours fait en fait. J'ai commencé le beatmaking quand j'ai commencé à rapper. J'ai commencé à faire des prods avec un Akai S950. Ensuite j'ai eu un S1000 avec un séquenceur et après j'ai eu une MPC. Et là c'était parti dans la nouvelle ère. D'ailleurs j'ai fait un album avec ça. Et je suis passé à autre chose après.

Comment vous êtes-vous répartis la production avec Renaud Letang ?

Lui il avait lancé déjà les prémices de l'album avec trois morceaux qui m'avaient inspirés. Et ensuite j'ai travaillé de mon côté. J'ai amené des maquettes abouties aidé par Eddie Purple, le guitariste qui travaille avec moi sur scène. À partir de là il a redéfini la texture de l'album dans sa globalité. C'est donc un travail mutuel. Toutes mes prods ont été améliorées par la patte de Renaud.

Et pourquoi avoir choisi Renaud, c'est une histoire qui dure ?

On ne choisit pas Renaud. On a la chance de travailler avec lui. Les artistes font la queue pour travailler avec lui. Mais il y a que 24 heures dans une journée, tu enlèves le temps pour dormir. Bah forcément il faut trouver sa place là-dedans. Donc il faut faire la queue. Et après, si vous avez de la chance, il vous trouve des moments dans son agenda et on avance comme ça, à la cool. Renaud Letang c'est le son, c'est le "patronne", il sait où va le son, il sait d'où il vient, il sait où est le son. Tout le monde n'a pas cette faculté et surtout à votre échelle, à votre niveau, c'est du sur-mesure. C'est récemment, après vingt ans, que j'ai commencé à comprendre ce qu'était le son. Le son, la texture, le son en lui même, le signal sonore, le traitement audio, le mix, le mastering, la différence. Je pense qu'il faut commencer à monter une échelle pour comprendre l'idée de ce que peut vous apporter Renaud Letang. Parce qu'il faut des années pour le comprendre.

Du coup avec du recul, maintenant que tu comprends le son, n'y a-t-il pas certaines prod. sur lesquelles tu t'es exprimé que tu n'apprécies plus ?

Non, impossible. Avant de choisir un morceau sauf si c'est un morceau que j'ai offert au compositeur, dans le sens où il aimait beaucoup la production, c'était vraiment important pour lui, je lui ai offert cette place là, c'est un morceau dont j'aurais pu me passer mais que je trouvais assez bon pour le garder. Sinon, en général, j'écoute l'instrumental des milliers de fois avant de le mettre sur l'album, j'écoute en boucle pendant des heures et des heures, il fait partie de ma vie et, à partir de ce moment-là, c'est que l'on peut composer.

Qui sont les compositeurs et beatmakers qui t'ont inspirés pour réaliser « La Voix Lactée » ?

Il y a eu Dj Premier, Dre, Diamond D, Hi-Tek, puis des musiciens comme Gonzalez, Seu Jorge, la bossa nova. Des guitaristes aussi parce que j'ai fait beaucoup de guitare sur les maquettes même si on a changé en cours de production c'était dans les grandes inspirations. Dylan aussi.

Sur scène vas-tu jouer d'un instrument ?

Possible, c'est très envisagé, à un moment donné mais pas tout le concert pour l'instant.

Et le Djing, le scratch ça ne t'a jamais attiré ?

J'en ai pratiqué un peu, un temps, mais ça me demandait trop d'assiduité et les vinyles prenaient beaucoup de place.

Que penses-tu du revival du vinyle ?

Je pense que plus ça va aller plus les gens vont aller vers une écoute attentionnée de la musique et que ça va demander des outils, des matériaux qu'ils n'ont pas l'habitude d'utiliser. Et le vinyle en fait partie. Parce que nous sommes dans une période où sans cesse on s'abreuve et forcément viendra une période où l'on recherchera avec plus de précision ce dont on a besoin.

Achètes-tu de la musique, sous quel format ?

J'en achète pas beaucoup parce que j'en ai tellement à écouter. J'ai accumulé pendant des années que j'ai plus besoin d'en acheter pour l'instant. Quand on sait le nombre de fois, en vérité, nécessaires à écouter un disque vraiment.

Tu disais dans une interview: « Je n'écoute pas beaucoup de musique parce que j'essaye d'en composer ». Regardes-tu plus de film que tu n'écoutes de musique ?

Oh ! Ça me donne envie de pleurer, je n'ai même pas le temps d'aller au cinéma, j'ai à peine le temps de voir un film en une fois. C'est très compliqué. J'ai une vie très segmentée.

Tu écoutes peu de musique mais y a-t-il un artiste de rap français qui séduit ton oreille en ce moment ?

Oui. Il y a Demi Portion, Nekfeu travail bien... Ce qui est bien aujourd'hui c'est qu'il y a l'embarras du choix. Le niveau du rap français est tel aujourd'hui, parce qu'il y a un bon niveau général, que faire la différence c'est très compliqué. C'est à dire que pour faire la différence il faut être très bon. Être bon c'est à la portée de tout le monde aujourd'hui parce qu'il y a des modèles. On sait ce qu'il faut faire, on sait ce qu'il ne faut pas faire, à peu près. C'est même plus facile qu'avant.

Dans le morceau « Les potos » tu dis : « ...J'ai moins besoin d'amour que de gens honnêtes... ». L'amour n'est-il pas synonyme d'honnêteté ?

Bah non, l'amour est un prétexte. L'amour peu justifier un manque d'honnêteté. « Je n'ai pas tout dit par amour, je voulais te protéger ». Voilà, le mal est fait.

L'amitié est un sujet qui revient souvent dans tes textes. Pourquoi le titre consacré à tes potes est le plus court de ton album ! N'est-ce pas un peu limité comme hommage ?

L'importance c'est le contenu, ce n'est pas la taille. Jamais. Même une phrase de ce texte peut faire tellement de bien quelle aurait pu suffire à la chanson. C'est ce que j'aime dire sur ce morceau : c'est un des rares morceaux d'homme. On ne fait pas de morceaux d'homme, c'est un morceau pour les potos. C'est un morceau que, peut-être, seul un homme va comprendre du début à la fin sans se poser de questions parce que c'est sa vie naturellement, dont il ne parle jamais. C'est parce que les hommes ne parlent pas.

Souvent, mais ce n'est pas si simple...

Non ce n'est jamais simple mais c'est vrai que l'on n'entend pas les hommes. On sait ce qu'une femme reproche à un homme mais pas l'inverse. Ça ne fait jamais la couverture des magazines.

Dans le morceau « Une Chance » tu dis : « ...Si tu cherches l'amour c'est que tu l'as laissé passer... ». Ne penses-tu pas qu'un individu puisse aimer plusieurs fois ?

Bien sûr que si. Après ça dépend de la définition que l'on se fait de l'amour. Mais du moment qu'il est sincère à tous les coups, c'est le plus important. Du moment qu'il est vécu. Bien sûr.

Pourquoi as-tu écrit un morceau sur la slow life, est-ce parce que c'est d'actualité ou es-tu vraiment préoccupé par cela ?

C'est une philosophie de vie. J'ai l'habitude de raconter que j'ai un ami très proche avec qui j'ai décidé que le lundi c'est notre jour de slow life. Nous ne faisons rien, au pire nous allons manger une tarte en bord de Seine. Mais nous ne faisons rien d'autre que rien. C'est quelque chose qu'on s'accorde dans nos vies complètement folles. C'est une invitation à prendre le bonheur de l'instant présent. Parce qu'on fait que le rater vu que l'on n'a pas le temps. Se l'offrir c'est quelque chose qu'on ne regrette jamais. Je le pratique. C'est un luxe que je m'octroie quand je le peux...

En parlant de slow life, lors de l'écoute privée pour la presse de « L'Arme De Paix », je m'étais endormi. Cela t'évoque quoi ?

C'est bien. La relaxation c'est très bien, c'est flatteur parce qu'il y a que le bruit qui réveille.

Dans « star et célébrité » tu dis : « ...On devient célèbre pour de mauvaises raisons... ». Quelles sont ces raisons ?

Bah les mauvaises, celles pour lesquelles on ne doit pas être connu. Par exemple moi je ne suis pas connu pour tout mon travail, je suis connu pour quelques chansons. Je suis connu selon l'appellation que l'on a fait de moi, je suis connu sous le nom Black Jacques Brel sans que ça ne définisse rien. On est connu pour de mauvaises raisons. Sur ce morceau j'aborde la célébrité à haute échelle et la célébrité de proximité : un compte Instagram qui tourne avec 100 followers, un petit compte Twitter, quelqu'un qui est populaire dans son lycée. La célébrité ça commence à ce moment là. Je parle des artistes au travail méconnu qui font du bruit parce que, promotionnellement, ils s'y prennent bien. Et je parle des individus de la télé-réalité qui ne sont connus que parce qu'ils sont célèbres. C'est difficile de faire comprendre qu'être célèbre n'est pas un signe de réussite. Tu n'as pas réussi parce que tu es célèbre. Tu as réussi parce que tu es heureux.

Est-ce incompatible ?

Oui c'est incompatible. La célébrité et le bonheur c'est quelque chose à gérer. Vivons heureux vivons caché, je peux te dire que c'est plus que la vérité. La célébrité t'enlève une part d'intimité, t'enlève une part de havre de paix. Et si tu ne gères pas la célébrité, elle rentre dans ce havre de paix. C'est très compliqué. Une vie normale est très difficile à gérer alors une vie publique plus une vie normale... Ce n'est pas donné à tout le monde. Sachant que tout le monde a le même laps de temps.

Pour toi le bonheur c'est sortir des albums et ... ?

Le bonheur c'est faire ce que l'on aime. J'aime faire de la musique, je rencontre des gens bien, j'aime entrer en studio, j'aime aller sur scène, j'aime voyager. Le bonheur c'est sortir des albums et tout ce que ça engendre.

Tu affiches dix-sept ans de carrière, huit albums et 300 000 followers Facebook. Quelles sont tes rencontres décisives ?

Il y en a énormément : l'équipe de D Abuz System, au début avec Mista D., Tepa, Abuz, Storka, Princess Aniès. Voilà j'ai passé beaucoup de temps avec eux. Ensuite Time Bomb, l'équipe : Dj Mars, Dj Sek, X-Men, Lunatic, Booba et compagnie. Après Time Bomb il y a eu la rencontre avec Derrière Les Planches (ils sont tourneurs, ndlr) qui a été décisive. Ensuite ça a été Lipopette Bar, la rencontre avec les Jazzbastards, ce qui a défini tout le reste.

Justement tout cela fait pas mal d'années au compteur. Comment ça c'est passé pour toi l'étape du passage à la quarantaine, as-tu appréhendé ?

Je me suis posé des questions, bien sûr. Mais une fois que l'on y est on comprend beaucoup de choses. Ce que je me dis : quarante ans ça sert à savoir qu'il y a beaucoup de choses qui prennent du temps pour être apprises.

La notion de temps est également importante pour toi. Penses-tu déjà à la passation, de ton écriture, de ton savoir vivre et faire ?

Transmettre c'est bien mais trouver des gens pour recevoir... C'est aussi, sinon plus difficile, de recevoir que de donner. Donc moi je suis tranquille j'ai donné, après il faut trouver le bon récepteur. Mais c'est un devoir.

La passation ne fait donc pas encore partie de tes préoccupations ?

Ce qui m'amuse c'est que l'on ne pose cette question que dans le rap. Comme si le rap n'était qu'une musique de jeunes. Mais non je suis un daron et je suis dedans. Ça fait longtemps, ça va, il n'y a pas de problèmes. Ma fille sait ce que je fais. Il y a des rappeurs pour tout le monde. Il faut savoir qu'il y a des rappeurs pour adultes. Et j'en suis un. Ce n'est pas de ma faute. Je traîne avec des musiciens qui ont soixante ans. L'autre jour j'étais avec tonton Tony Allen, plus de soixante-dix ans. Voilà des gens qui ont plus de quarante ans de carrière, qui ont trois fois mon histoire. Je me sens petit par rapport à eux. Même si quarante ans c'est quelque chose par rapport à mes anciens, ça va j'ai encore une peu de marge. Je vois la musique de façon historique et universelle. Le rap en est une partie, qui concerne les années 90. C'est tout, c'est rien.



TEST YAMAHA REFACE DX & CP



LES MARQUES COMME KORG ET ROLAND ONT SU, CES DERNIÈRES ANNÉES, MÉLANGER INNOVATION ET « NOSTALGIE ». C'EST MAINTENANT AU TOUR DE YAMAHA DE PRÉSENTER QUATRE NOUVELLES VERSIONS DE CLAVIERS MYTHIQUES ET INSOLITES ! LA SÉRIE REFACE PROPOSE DES SONS VINTAGES D'UNE QUALITÉ SURPRENANTE, DANS UN FORMAT RÉDUIT NOMADE. NOUS AVONS TESTÉ LE CP & LE DX.

Chaque interface de la série Reface est différente, adaptée à la spécificité du type de clavier. La construction est globalement solide et juste assez lourde (1,9 kg) pour qu'on se sente rassuré quant à la qualité de fabrication. J'étais assez sceptique en voyant les deux haut-parleurs intégrés, mais on s'y habitue vite car la dynamique du son est agréablement "physique". Ils marchent même avec des piles si besoin ! Au niveau format la taille est proche de celle d'un Microkorg, mais les trente-neuf touches réagissent nettement mieux que les "Mini Keys" de ce dernier. En effet elles sont équipées de "Mini Keys" "HQ", pour plus de sensibilité. À mon avis, vu le gabarit des touches et le prix, on ne peut guère faire mieux. Les connectiques derrière comprennent : un Mini-MIDI (avec adaptateur fourni), un Usb (pour MIDI avec ordinateur ou via iOS), deux sorties mono-jack, une sortie casque, une entrée pour pédale de sustain et une entrée auxiliaire, pour brancher la sortie audio des machines (ou n'importe quel source audio) en chaîne.

La gamme Reface est composée du YC, qui recrée les sons d'orgues des années 60 et 70 tel que le YC Combo, l'Hammond, le Farfisa, etc. Tandis que le CS s'inspire du CS01, le classique synthé analogique de Yamaha, tout en ajoutant de la polyphonie et pas moins de cinq oscillateurs (mélange digital et "analogique virtuel"). Nous avons testé le CP, qui s'inspire de certains pianos électriques des années 70 ainsi que le DX, synthé FM polyphonique qui est un « remix » du classic DX7, sorti en 1983.

Commençons par le CP, avec ses sons nostalgiques façon 70's. La qualité du son est bien impressionnante. Auparavant, si on voulait ces types de sons, on devait soit prendre un expandeur de studio ou un clavier de scène comme ceux de chez Nordlead, dans un grand format et à un prix plus élevé. Il y a, bien sûr, moyen d'ajouter un autre clavier, si on préfère, mais je pense qu'en ajoutant une simple pédale de sustain (pour tenir les notes) on retrouvera d'autant plus la sensation de jouer un instrument à part entière.

L'interface est simple, on démarre en choisissant entre six types de sons de claviers différents, tous polyphoniques (jusqu'à 128 notes !). Il y a deux pianos électriques (façon Fender Rhodes, bien 70's), un son similaire au Wuritzer (de la fin des années 60), un Clavinet à cordes frappées (un autre classique 70's), un piano jouet et le CP80 piano électrique. Avec peu de réglages de base, la console offre des effets plutôt généreux, similaires aux pédales des années 70 et 80. Le réglage Drive pousse le niveau d'amplification, ajoutant une bonne dose de caractère bien crade au son. En suite, on peut choisir entre VCM Wah ou Tremelo, puis, soit Chorus ou VCM Phaser, pour tous les fans de Pink Floyd... et, en avant-dernier dans la chaîne : le Delay. Le Delay analogique permet pas mal d'abus, avec une facilité de partir en larsens « sévères ».

J'ai une petite préférence pour le Delay digital, qui peut servir à boucler et superposer des petites phrases à l'infini, ouvrant pas mal de nouvelles possibilités à la composition. Bien pensé d'autant que c'est simple à l'utilisation. Et ce n'est pas fini puisqu'il y a, en dernier, une réverb ! Franchement, il y a de quoi partir en live à n'importe quel moment ou endroit.

Passons au DX inspiré de l'un des premiers synthés FM polyphoniques, le DX7 était probablement le synthé le plus populaire des années 80. Le design minimal de la nouvelle version fait assez "sci-fi", surtout grâce à ses quatre faders tactiles en verticale (qui servent à activer ou modifier des valeurs sur l'écran par un glissement de doigt). Je n'étais pas très à l'aise avec la coté tactile au début mais on s'y fait petit à petit. L'édition des sons demande un certain esprit de logique et un peu de patience. Cependant il est clairement plus facile à utiliser que le DX7 original. L'étrange allure de la synthèse FM passe bien au-delà de la nostalgie... En plongeant dans l'éditeur on découvre une palette de sons bien riche et parfois percussive, phat dans les graves, cristallin dans les cloches aigues, sans oublier les nappes bien vaporeuses, à l'ancienne.

Polyvalent et polyphonique (huit notes maximum), il génère les sons en mélangeant quatre générateurs de formes d'ondes variables, appelés "opérateurs". Ces sons se superposent puis on peut modifier le niveau de feedback sur chaque opérateur ou ajouter des effets tel que le Flanger, le phaser, le delay, la réverb, la disto, la touch-Wah et le Chorus (on peut utiliser deux effets à la fois, ainsi que les sauvegarder avec chaque son). Il y a, bien sûr, un LFO (sur chaque opérateur) avec sept formes d'ondes comme modulation. Il y a dix-huit boutons permettant l'accès aux réglages ainsi qu'aux trente-deux sons contenus dans quatre banques de sons. Avec un iPad et l'appli Capture il est possible de charger puis de sauvegarder d'autres sons. Il existe également des applis éditeurs non officielles pour accéder aux contrôles via iOS. J'ai trouvé bien ludique la fonction "Looper", qui boucle des phrases en direct, comme un séquenceur MIDI en plus simple. On ajoute autant de notes qu'on veut, de façon superposée, et puis on laisse tourner la mélodie pour se concentrer plus sur les réglages du son... C'est bien kiffant. Extase synthétique !

En conclusion je me réjouis de la simplicité de la série Reface. Ses claviers sont bien pensés, facile à apprivoiser, d'autant que le rendu sonore ne déçoit pas. Pour les pros qui voyagent ou les producteurs disposant d'un espace restreint... vous n'êtes plus limités à l'utilisation systématique de VSTs pour avoir des sons qui tiennent la route. Go hardware !



www.baladessonores.com

CETTE FOIS-CI, LA DÉLICATE TÂCHE D'UNE SÉLECTION POUR LA RUBRIQUE RARE WAX A ÉTÉ CONFÉE À TOMA, LE TAILLIER DU DISQUAIRE LES BALADES SONORES. À L'IMAGE DE LA BOUTIQUE, 1 ET 3 AVENUE TRUDAINE À PARIS, LA SÉLECTION EST PLUS UNE QUESTION DE COUPS DE CŒUR QUE DE LIMITES DE GENRES : POP, ROCK, SOUL, JAZZ, FUNK, HIP HOP, MUSIQUES ÉLECTRONIQUES, SONORITÉS DU MONDE ENTIER ET AUTRES RARETÉS S'Y CÔTOIENT.

V.A. / Chansons De Russie

(Le Saule / Le Label balades Sonores, 2014)

Bien que Balades Sonores ait creusé son sillon avec le soutien de musiques plus pop, ces dix dernières années, on a très largement ouvert notre palette de couleurs musicales, depuis l'ouverture du magasin. Côté label, on a soutenu Le Saule pour sortir en vinyle ce bel objet musico-ethnographique de Vincent Moon. La plupart des chansons qui composent ce disque n'ont jamais été enregistrées auparavant et ont été très peu diffusées à l'intérieur de ce pays et de ses régions. Le travail de "field recording" met ainsi l'accent sur la mosaïque culturelle russe, trop souvent ignorée.

Jose Cid / sans titre (Armoniz - 2014)

En parallèle de sa participation au groupe Quarteto 1111, à la fin des années 60, Jose Cid travaillait déjà en solo et a discrètement sorti en 1971, chez Columbia Portugal, son premier disque. On tient là un chef d'œuvre autant pop que folk ou psyché, d'une richesse infinie. C'est un client/ami qui a dégoté la réédition à Porto lors de sa sortie et nous l'a fait écouter. On s'est rapproché du label pour en commander pour le magasin. Le soin apporté à la réédition ne fait pas regretter "l'intouchable" original.

Akofa Akoussah / sans titre (Sonafric, 1976)

Chez Balades Sonores, on est clairement des novices côté musiques africaines... mais nos sacs se garnissent de semaine en semaine. On se prend claque sur claque, grâce au travail acharné de nombreux labels de réédition, et grâce aussi à un lot conséquent de disques anciens acquis il y a peu. Ce disque de Akofa Akoussah en est un exemple : cette chanteuse togolaise, à la voix incroyable, est capable de nous transporter avec de la chanson, du psyché-fuzz, du traditionnel ou des sons plus afro et funky. On ne s'en lasse pas.

Marcos Valle / sans titre (Som Livre, 1986)

On conseille souvent d'écouter Marcos Valle aux personnes qui ont un "background" musical plus anglo-saxon et qui veulent explorer les sonorités brésiliennes. La personnalité forte du musicien, de ses débuts bossa à ses incursions disco, en passant par des choses plus cinématographiques et orchestrées (son âge d'or du début des années 70), en a vite fait un chouchou chez Balades Sonores. Là on choisit de mettre en avant cet album sans titre plus tardif et presque disco, de 1983, dont le titre « Estrelar » est devenu un indispensable de nos Dj sets.

François Rabbath / The Sound Of A Bass

(Philips, 1963)

Ce disque a dû être un "pavé dans la mare" dans le milieu jazz de l'époque. Ici, seule une contrebasse, dont l'échelle musicale est portée à cinq octaves (dixit les notes de pochette), et une batterie déstabilisent l'auditeur avec une grande richesse rythmique, tout en restant accessible. Du jazz non conventionnel. Du "Aphex Twin jazzy" selon un client de la boutique.

Mary Lou Williams / Black Christ Of The Landes (MPS, 1964)

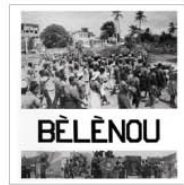
On n'avait pas vraiment écouté Mary Lou Williams avant de tomber sur ce disque à la pochette et au titre intrigants... À tort. Elle a eu une brillante et prolifique carrière de pianiste jazz. En posant le disque sur la platine, on est un peu rebuté par un premier morceau très gospel... Puis arrivent les notes de piano et sa voix. Enivrant. Le morceau Miss D.D., où seuls se répondent piano et basse, est magique.

Antonin Artaud / Pour en Finir avec le Jugement de Dieu (La Manufacture & Ina, 1986)

Mais que vient faire ici un enregistrement radiophonique de l'écrivain Antonin Artaud ? Promis, on ne l'a pas choisi pour se la jouer "intello"... Ce disque nous obsède. Enregistrées en 1948, ces lectures furent censurées. Il a fallu attendre 1973 la levée d'interdiction de diffusion. Au delà de la force du texte lui-même (contre la guerre, contre les américains, contre la religion... pour la RE-crétion), c'est cette voix qui est marquante... carrément flippante, avec ces éléments de percussions, faisant penser au butô... Faut l'entendre pour le croire.

Serge Gainsbourg / Le Physique et Le Figuré (Gaumont, 1981)

"Vénus quatre-vingt-un a tué la beauté païenne". Phrase énigmatique extraite du texte de présentation du court métrage « Le Physique Et Le Figuré » de Serge Gainsbourg... Le morceau qui l'accompagne est sorti au format 45 tours. À l'image du film, la musique est sombre, froide mais belle. Un instrumental à la couleur synthwave et cosmique, presque de l'électronique d'avant-garde. On retrouve aussi le morceau sur l'excellente compile « Cosmic Machine » sortie récemment chez Because.



Deep Tenor City / Oba (Ep / Digital)

Deep Tenor City est un duo composé de Dan Stillitt et Oli Savill. Pour repère, ce dernier est notamment le percussionniste de Basement Jaxx. Même si « Oba » a récemment vu le jour, il a été enregistré entre Nyc et Londres, avec pas moins d'une dizaine de musiciens invités, en 2003. Réunion de plusieurs percussions, de Dele Sosimi au clavier, du trompettiste Graeme Flowers, pour ne citer qu'eux, le morceau de plus de six minutes est un savant mélange de rythmiques et d'harmonies afro-cubaines ou jazzy. Les congas prennent le pas, progressivement la batterie entre. Elle est suivie par le chant et des interventions toutes judicieusement cousues, valorisant ainsi chacun des instruments. En bonus le Ep, lancé par BBE, contient deux remixes différents et bien sentis. Le premier, digne d'un titre à la Osunlade, est produit par le réputé suédois Opolopo. Il est plus proche d'un édit house mais reste néanmoins fort efficace pour faire bouger les fessiers sur les pistes de danse. La seconde version d'Aries Audio (Josh Emman) est, quand à elle, différente de l'originale notamment à cause des sonorités plus électroniques ainsi que par l'ajout d'une flûte et de synthés. À se procurer les yeux fermés et les oreilles bouchées. La preuve, Kenny Dope note 5/5 ce maxi. Pour celui qui désire suivre Deep Tenor City, retrouve les sur Back2backfm.net, où ils sont depuis peu en résidence, le deuxième lundi de chaque mois. (Supa Cosh...)

Gentleman's Dub Club / The Big Smoke (Lp / Cd / Digital)

Inscrit dans la tradition anglo-jamaïcaine et héritier de formations comme Aswad ou Matumbi, Gentleman's Dub Club s'est fait remarquer, il y a deux ans, avec un premier album aux arrangements enlevés. Le deuxième opus confirme tout le bien qu'on pensait du groupe de Leeds.

Proche de la nouvelle scène reggae, de Hollie Cook, des Skints ou bien encore du producteur Prince Fatty, chez qui « The Big Smoke » fut partiellement enregistré, le groupe fait référence à Londres, comme l'indique la pochette de ce nouveau disque. Les sonorités urbaines sont perceptibles dès « Music Is The Girl I Love », la plage d'ouverture et sa guitare électrique stridente. Particulièrement figolées, les harmonies vocales rebondissent via « Extraordinary ». Le thème dub « Enter The Chamber » rappelle combien ce registre est une musique de studio. Invités pour l'occasion, le chanteur Natty et l'épatant Josh Arcoleo ponctuent deux titres de « The Big Smoke ». Parrainé par Pee Wee Ellis, avec qui il fit ses débuts, le saxophoniste ténor offre ici une prestation emballante. Elle témoigne du creuset artistique cultivé outre-Manche. Reste « Afraid Of The Dark » et son climat crépusculaire. Et le single « See Them » dont la mélodie marque les esprits. (Vincent Caffiaux)

Ugly Mac Beer / Just For Your Trapped Hand (7 inch)

Ugly Mac Beer (en couverture de ce numéro), cumulant déjà plus d'une vingtaine de vinyles à son palmarès, n'a de cesse d'autoproduire des scratches Tools depuis vingt et un ans. Le dernier en date avec « Trapped Skip Ouch! Part 1 » & « Part 2 » est fort convaincant grâce à l'originalité et à la diversité des samples qui se succèdent à 133,333 Bpm. Le petit trou au centre du vinyle garanti une stabilité optimale pour le scratch. D'autant qu'à l'heure de la propagation des frisk faders, la particularité de ce vinyle est d'être conçu pour les scratcheurs nomades. Sujet qui préoccupe Ugly Mac Beer puisqu'il a récemment fait le buzz sur You tube en publiant la tonique et réussie « Scratch in London » vidéo. Un inlassable passionné qui sait mettre le scratch au service de la musique, au delà de la performance technique parfois ennuyante. Comme le précise le lapin sur l'adhésif collé sur les vitres des anciennes rames du métro parisien (un visuel qui a inspiré la pochette) : attention où tu mets tes doigts, tu risques de te pincer très fort. Tu es prévenu ! (Supa Cosh...)

Den Sorte Skole / Indians & Cowboys (2 Lps)

L'art du sampling ! On doit cette belle leçon de turntablism au duo Den Sorte Skole aka Simon Dokkedal et Martin Hojland. Pour aller vite ils sont un peu les BNN de Copenhague en beaucoup plus spé, sans les scratches qui faisaient la singularité de ces derniers. Pour créer leur œuvre ils ne se contentent pas, comme souvent dans cette discipline, de piller les standards soul et funk. Non, ce sont des diggers de la sono mondiale. Comprenez par là qu'ils touchent aussi bien au folk, au reggae, à la house, au classique, au blues, aux musiques asiatiques, afros, latines... Le résultat est brillant et enchanteur, une vraie bande son. Pour le double vinyle « Indians & Cowboys », accompagné d'un livret de trente-deux pages, chaque titre étant une combinaison d'une vingtaine de titres. Par exemple le morceau « Heli Yosa » contient vingt-cinq samples allant de The Meters, Higelin / Areski, Beast, David Axelrod, Zia ou Shamel Farrah ! Quant à « El Chark », ce sont vingt-neuf échantillons qui s'entremêlent sur six minutes avec notamment John Foxx, Brian Bennett, Ackler Bilk, Twinkle Bros, Omar Khorshid. Quand on évoque le sampling on a souvent à l'esprit Coldcut ou encore le fameux « Pump Up The Volume » de M/A/R/R/S en 1987, premier hit basé sur cet art mais dans une veine clubbing. Là avec Den Sorte Skole, pas de kick en avant en guise de liant, juste un puzzle musical qui, par la magie et le doigté de deux Djs Danois, s'assemble admirablement. Bluffant ! (Dj Barney)

Bèlènou / Chimen Tala (2 Lps)

Le vinyle contenant ce trésor culturel martiniquais est l'unique référence du label Ase Plerean Noulite qui est aussi une radio indépendante toujours active, portant le même nom. L'original, sorti en 1983, est recherché par les collectionneurs avertis et peut atteindre les cent euros pour une copie en mauvais état. À l'écoute on retient tout particulièrement les titres « Nou Ni Sendika » pour une grosse dose d'humour sur les syndicats, « Endépandans » pour son côté fédérateur et bien sûr, en ouverture de l'album, « Chimen Ta La » (qui en crée veut dire : arrêtons de pleurer, luttons) pour la délicatesse des arrangements des cuivres. La rythmique plutôt lente, hypnotique et répétitive reste plus au moins la même tout le long des neuf titres qui s'enchaînent agréablement sans ressentir le besoin de sauter l'un d'eux. Bèlènou est un groupe créé en 1980 par Léon Bertide et Edmond Mondésir, professeur, philosophe et activiste politique martiniquais. Un pan de toute une histoire gravée sur sillon, rendant également hommage au bèlè, un rythme antillais minimaliste, ancestral et hautement spirituel. Sa tranche percussive invite volontiers l'afro-funk et le free-jazz. Réédité chez L'Eritaj Record, soit par Ras Aboubakar (boss du disquaire nantais Oneness) et Hervé Briseac, (fondateur du label Iroko), en double Lp gatefold contenant les textes, ce disque est parfait pour un moment de découverte et de détente autour du feu cet hiver. (Dj Ness)

Bersarin Quartett / III (2 Lps / Cd / Digital)

Trois ans. Trois ans d'attente pour le nouvel album de l'Allemand Thomas Bückner qui, derrière son pseudo de Bersarin Quartett, affole les aventuriers sonores de l'IDM et du Modern Classical ! Quand en 2008 le premier Lp sort, un titre devient une classique instantané « Mehr Als Alles Andere », ce genre de titre qui plaît à tous (même à ceux qui ne sont pas de cette niche musicale). Piano en suspension, cordes fulgurantes et nappes envoûtantes avant que ne surgisse un brokenbeat futuriste pour retomber en douceur sur les accords de piano. Forcément difficile à réitérer une telle œuvre. Pourtant en 2012 « II » prouve que Bersarin Quartett a plus d'une corde à son arc. 2015, ça y est « III » paraît chez Denovali, le label défricheur du genre ! On reste dans la mood addiction, la mélancolie, l'ambiance ouatée, rassurante et surtout un traitement du son extraordinaire. « Jeder Gedanke Umsonst Gedacht » vous mène loin, loin, très loin. « Sanft Verblissen Die Geschichten » aussi. Bückner semble aussi vouloir toucher la pureté sonore, immaculée qu'il ne faut pas dénaturer d'où l'absence de fioritures, de programmations électroniques qui chargeraient inutilement l'ensemble. À noter la présence de la chanteuse Clara Hill (qui a travaillé pour Jazzanova ou George Levin chez Sonar Kollektiv) sur le titre « Welche Welt ». Une première dans l'univers de Bersarin Quartett ! Douze titres déclinés en double vinyle noir ou blanc. (Dj Barney)

Dexter Story / Wondem (Lp / Cd / Digital)

À l'image de l'afrobeat dans un autre répertoire, l'éthio-jazz a le vent en poupe sur la scène internationale. Il suffit d'observer l'impact du courant concerné sur les musiques improvisées (The Ex ou Le Tigre Des Platanes) ou sur la soul (Ester Rada) pour réaliser le phénomène. Sorti chez Soundway, catalogue reconnu pour ses rééditions de qualité, « Wondem », le deuxième album de Dexter Story, est en phase avec ce mouvement. Remarqué auprès de Wynton Marsalis et Ravi Coltrane mais également prestataire pour le label Def Jam, le musicien américain cultive la singularité. Diplômé de musicologie, celui-ci met à bien ce savoir pour composer une production vitaminée. C'est le cas de « A New Day » et de « Merkato Star ». Pôles inversés d'un même disque, ces morceaux indiquent la couleur. Le ton est foncièrement optimiste et les arrangements magnétiques. Empreints du swing d'Addis-Abeba, « Lalibela » et « Sidet Eskemeche » sont sublimés par la voix de Yared Teshale. Les climats sont variés. À l'instar de la chanteuse soudanaise AlSarah qui propose, avec « Without An Address », une pièce aérienne, nimbée de mélodies envoûtantes. Si certains titres comme « Changamuka » ou « Xamar » pèchent par manque de cohésion, « Wondem » mérite amplement le détour. Comme l'atteste « Saba », balade rêveuse au sein de l'illustre royaume africain. (Vincent Caffiaux)



Illα J

Top 5 nouveautés

- Pharrell Williams "Freedom"
- Kendrick "All Right"
- Marina and the Diamonds "Froot"
- Prince "U Know"
- D'Angelo "Black Messiah"

Top 5 oldies

- Prince "When Doves Cry"
- Michael Jackson "Shake your Body"
- Marvin Gaye "Got to Give it Up"
- Stevie Wonder "Do you Really Love Me"
- Prince "Erotic City"

Top 3 beatmakers

- Mon frère : J Dilla
- Timbaland
- Dr. Dre

Ton disquaire favori

Melodies and Memories (Detroit)

Un Dj qui te fait toujours halluciner

Tout les Djs des Beat Junkies

Ta paire de sneakers favorite

Supra

Hardware favori

Moog Voyager

Ton morceau favori dans ton dernier album "Illα J"

"Universe"

Tes endroits préférés à Montréal

Serato Studio et Breakglass Studio

Magazine papier ou Web

Papier

Site web musicale favori

www.keyboardmag.com

Si tu n'étais pas Dj quel job

aimerai-tu faire

Acteur



Voitec

Top 5 nouveautés

- Dem Jointz "Imagination"
- Rachel Claudio "If You Trip"
- Steve Legget Feat. Greg Blackman "Aquarius" (Mark Hand Rework)
- Adrian Younge, Ghostface Killa Feat. Rakwon "King of New York"
- The Mighty Mocambos "Not Get Caught" Feat. DeRoberts

Top 5 oldies

- Showbiz n AG "You Know Now"
- Fugees "Nappy Heads"
- Ella Fitzgerald and Louis Armstrong "Cheek to Cheek"
- Tracey Lee "Clue" (Who Shot the LR?)
- Stan Getz / Joao Gilberto "Doralice"

Quel vinyle emmènes-tu à chaque fois dans ton Dj bag

- Miss Jones "Where I Wanna Be Boy"
- Hidden Beach Recordings presents : Unwrapped vol. 2

Ton premier vinyle acheté

Michael Jackson's Thriller Lp. En hip hop, The Pharcyde "Bizarre Ride II The Pharcyde"

Un Dj qui te fait toujours halluciner

Rich Medina

Club favori à Milan

Le légendaire Bataclan. Si vous venez à Milan allez chez Vinile, vous pouvez y digger et siroter de bonnes boissons

Magazine papier ou webzine

À l'époque On The Go, maintenant Wax Poetics et Star Wax

Si tu n'étais pas Dj quel job

aimerai-tu faire
Quelque chose de créatif, c'est certain. Pourquoi pas chef ? Ma mère m'a initiée à d'anciennes recettes secrètes, à l'italienne.



Sound Addict

Top 5 nouveautés

- The Lotus Eater "Difference"
- Kendrick Lamar "To Pimp A Butterfly"
- Cashmere Cat Feat. Ariana Grande "Adore"
- Débruit "Outside The Line"
- Black Motion "Aquarian Drums"

Top 5 oldies

- Mr Oizo "Analog Worms Attack"
- Dj QBert "Wave Twister"
- Gang Starr "Step Into the Arena"
- Bob Marley "Kaya"
- Gainsbourg "Melody Nelson"

Première approche des platines

À 17 ans à travers les sound systems

Ton premier vinyle acheté

"Bizarre Ride II The Pharcyde"

Tes trois Djs favoris

- Dj QBert
- Dj Funk
- Diplo

Magazine papier ou Web

Papier, The Source

Tes meilleurs souvenirs de Dj set

La plage Boracay au Philippines, Festival de l'Inde au Mée-sur-Seine, au Batofar et le championnat de France des sound systems à l'espace European

Festival favori

Notting Hill

Si tu n'étais pas Dj quel job

aimerai-tu faire

Professeur de sport

BANZAI LAB

LP
EDITION
LIMITÉE
LIMITÉ - BANZAÏSE - NUMÉROTÉ



SORTIE LE 22 JANVIER

AL'TARBA LULLABIES FOR INSOMNIACS

CD/VINYL REEDITION + BONUS TRACK



www.banzailab.com

L'alum culte «Lullabies for Insomniacs»
enfin disponible en 2CD et 2LP édition limitée.

Un savant mélange entre électro, abstract et hip hop !

Feat Nekfeu, Swift Guad...

Découvrez les autres artistes du Banzai Lab : Smokey Joe & The Kid, L'Entourloop, Senbeï, StrayBird...



www.banzailab.com



YAMAHA

reface

CRÉEZ VOTRE SON. PARTOUT, À TOUT MOMENT.

REFACE CP

PIANO ÉLECTRIQUE



UN MAGNIFIQUE INSTRUMENT RÉTRO
ENRICHİ DE SUPERBES EFFETS

REFACE CS

SYNTHÉTISEUR À MODÉLISATION ANALOGIQUE



UN CONTRÔLE SIMPLE, DES SONS COLORÉS,
UNE DYNAMIQUE IMPRESSIONNANTE

REFACE YC

ORGUE COMBO



LA SYNTHÈSE ADDITIVE DES ORGUES
VINTAGE À PORTÉE DE MAIN

REFACE DX

SYNTHÉTISEUR FM



UN MOTEUR DE SYNTHÈSE FM AUX SONS
ULTRA PRÉCIS, UNE INTERFACE INTUITIVE